Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☑ Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☑ Showthrough / Transparence
- ☑ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

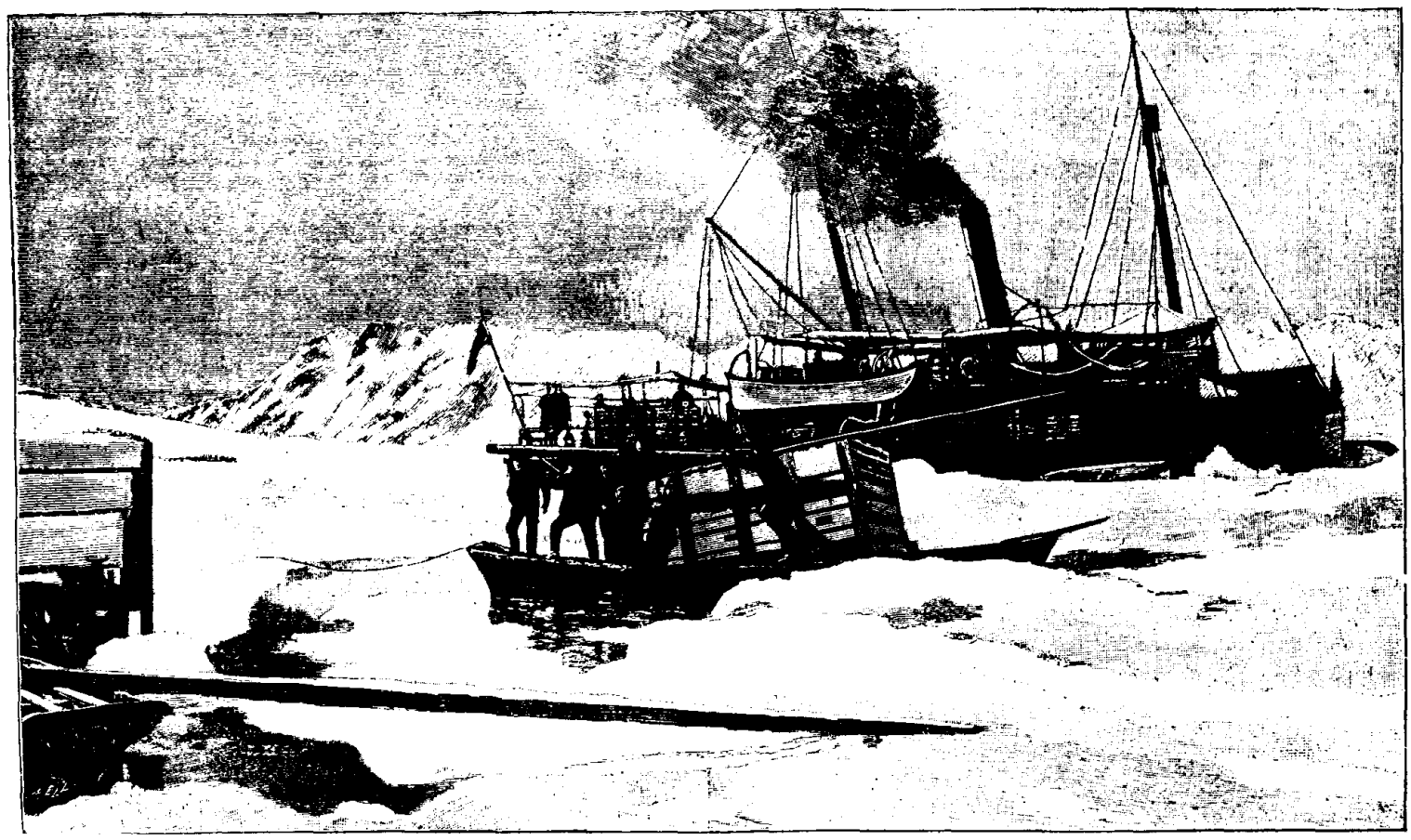
LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un an, $3.00 - - - Six mois, $1.50
Quatre mois, $1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

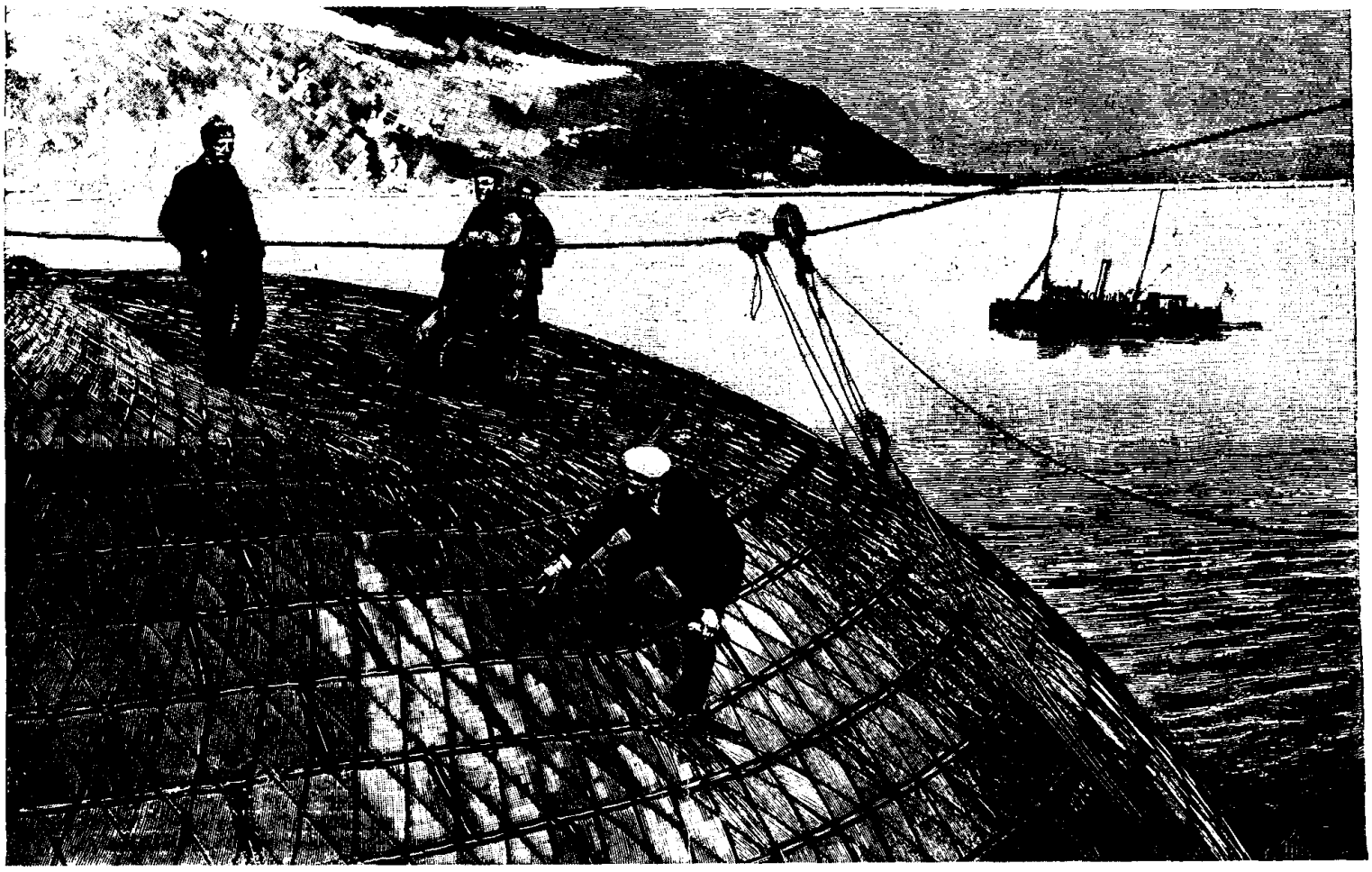
14ME ANNÉE, No 693.—SAMEDI, 14 AOUT 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



Transport à terre de la caisse contenant le ballon, le 14 juin 1897



L'EXPÉDITION ANDRÉE AU POLE NORD.—Inspection du ballon, le 2 juillet 1897

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL. 14 AOUT 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Petite étude sociale, par F. Picard.—Le sacre de Mgr P. Bruchési, par Rodolphe LeFort.—Au doux pays des rêves, par Fauvette.—Poésie : Amour discret, par A. Hurteau.—Esclavage volontaire (monologue), par A. de Vernais.—Ce que je vois par la fenêtre de ma chambre, par Madeleine.—Les inventeurs de la photographie (avec portraits).—Le vélo-douche (avec gravure).—Poésie : Le chef-d'œuvre de Dieu, par Jean Rameau.—L'expédition Andrée au pôle Nord, par F. Picard.—Les deux roses, par Paul Herda de Croix.—Honneur au mérite, par G.-P. L.—Aux directeurs du MONDE ILLUSTRÉ, par S. Beaudet.—Petite poste en famille.—Nouvelle : Charles, par P. l'Ermite.—Jardin des enfants : Le *pater*.—Comment payer une mère.—Devinette.

GRAVURES.—L'expédition Andrée au pôle Nord : Inspection du ballon, le 2 juillet 1897 ; Transport à terre de la caisse contenant le ballon, le 14 juin 1897.—Souvenir du sacre de S.G. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal : Portraits : S.G. Mgr Bruchési ; S.G. Mgr Emard ; S.G. Mgr Langevin ; S.G. Mgr Bégin ; S.G. Mgr Duhamel ; Intérieur de la cathédrale ; La terrasse de la cathédrale ; Le trône pontifical ; Les armes du nouvel archevêque ; Abside de la cathédrale ; Vue extérieure de la cathédrale.—Portrait de M. Oscar Pelletier.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : $2, $3, $4, $5, $10, $15, $25 et $50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous avons dit que ce feuilleton créerait une sensation : qu'on en juge.

LES DEUX GOSSES

tel en est le titre, est un admirable drame joué, jusqu'ici, six cent-seize fois au théâtre de l'Ambigu, à Paris.

A la 616e représentation, Sir WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, et Mme Laurier assistaient avec Mme Maxwell Heddle.

Faisant revivre, sous la forme saisissante du roman, tous les personnages de ce drame, Pierre Decourcelle, l'auteur, nous donne dans une véritable épopée, les inoubliables physionomies de " Fanfan " et de " Claudinet," les deux adorables gosses, au milieu de leurs protecteurs ou de leurs bourreaux, la Limace, Zéphyrine, Mme de Kerlor, sœur Simplice.

Ce feuilleton, qui passionnera petits et grands, sera illustré de magnifiques gravures dans le texte.

PETITE ÉTUDE SOCIALE

Le concours de la participation aux bénéfices, au Musée Social. Prix de 25,000 francs offert par M. le comte de Chambrun.—Paris, Calmann-Lévy, éditeur, 3, rue Auber.—Brochure grand in-quarto donnant le compte-rendu de la séance solennelle pour la proclamation des lauréats du concours

Depuis longtemps, M. le comte de Chambrun s'occupe, avec une activité digne des plus grands éloges, de la question si ardue, se dressant d'une manière si terrifiante devant tous en cette fin de siècle : la *question sociale*.

Afin d'arriver à combattre efficacement : d'une part, l'exploitation injuste, criante, de l'ouvrier par le capital ; d'autre part l'esprit de révolte, d'insubordination, créé chez le prolétaire par l'absence de tout frein religieux, M. le comte de Chambrun a envoyé des missions à l'étranger et, dans le même temps, ouvrait des concours en France.

L'objet de l'un de ces concours, celui dont nous avons le compte-rendu sous les yeux, est la participation des ouvriers et employés aux bénéfices. Et M. Charles Robert, président du jury du concours (ouvert depuis 1895), a pu dire avec raison que cette participation est "rattachée d'une manière intime à l'étude des lois économiques et morales qui régissent la rémunération du travail humain."

Tandis que le second concours, dont les résultats ne seront proclamés qu'en 1898, concerne les associations ouvrières et patronales ; sujet d'une si grande ampleur, qu'il embrasse la coopération sous ses différentes formes, consommation, production, crédit, construction, et les syndicats professionnels d'ouvriers.

Au commencement de 1897, un troisième concours fut institué entre les syndicats agricoles, afin de faire connaître les créations originales, crédit rural, coopération, assurances agricoles, retraites, enseignement, assistance pour orphelins et vieillards, que ces syndicats ont fondées.

Enfin, un quatrième concours vient d'être résolu par M. le comte de Chambrun, et ce concours embrasse une série importante d'états de la vie de l'ouvrier ; il comprend les assurances contre les accidents, les infirmités, l'invalidité, la vieillesse, la mort prématurée, le chômage et les principales questions financières et sociales que présentent ces institutions de prévoyance appelées : assurances ouvrières.

A chacun de ces concours, M. le comte de Chambrun a alloué un prix de 25,000 francs.

Non pas que les bonnes volontés manquent, parmi les amis du peuple, de l'ouvrier, et qu'il ne se trouverait pas des légions pour chercher des solutions pratiques dans l'état aigu des relations actuelles entre patrons et ouvriers : mais ces prix généreux " exciteront les intelligences vigoureuses à donner tout ce qu'elles peuvent contenir d'utile et de fécond," pour arriver à ces solutions pratiques.

L'Etat, en Prusse, en France, en Belgique, est intervenu, d'une manière plus ou moins timide, plus ou moins heureuse, dans ce conflit alarmant, plein de péril, espérant arrêter, ou du moins réglementer ces explosions des colères du pauvre travailleur : les grèves.

La Belgique seule, s'appuyant davantage dans ses lois nouvelles, sur la Religion et les Enseignements de l'Eglise, est arrivée à un résultat *théorique* meilleur que ses deux puissants voisins ; nous n'osons pas dire que le résultat ait été *pratiquement* meilleur, car les meilleures lois peuvent être mal appliquées, ou éludées, ou mal interprétées, quand parfois elles n'ont point le tort d'être inapplicables.

Je veux, ici, me faire comprendre :

Ces trois Etats, dans des lois indentiques, quant au fond, prohibent le travail de nuit dans les ateliers, punissant de prison et d'amendes, les patrons y contrevenant.

Or, des ouvriers m'ont dit, lorsque je suis allé en Europe il y a trois ans :

" Croyez-vous monsieur, que nous ne sommes pas heureux de travailler après notre journée, afin de toucher quelques centimes de plus par jour, et pensez-vous que nous refuserions le travail même *imposé*, ce refus pouvant nous faire perdre notre place ? "

Un autre fait :

La loi, en Belgique et en France, interdit le travail en fabriques, ou dans les mines, des enfants au-dessous de quatorze ans ; en Belgique, elle l'interdit aux femmes dans les mines.

Le père de famille, lorsqu'il s'est agi des lois sur l'instruction, a fait l'énorme sottise de voter (en France aujourd'hui encore), en faveur des laïcisateurs, reconnaissant ainsi implicitement—et même très explicitement—à l'Etat le *droit* sur ses enfants à lui, père de famille.

Mais dès que l'Etat s'est avisé de continuer l'exercice de ce droit, et a voulu dire au père de famille : " Tu n'enverras pas tes enfants te gagner de l'argent," l'ouvrier s'est rebiffé, et, reprenant la maxime dédaignée de l'Eglise, il a répondu : " Moi *seul* comme père de famille, ai le *droit* sur mes enfants ! "

Il fallait, de toute nécessité, trouver un moyen de donner au chef de la famille la possibilité de nourrir et d'élever ses enfants : la raison, les mœurs, s'opposant à ce que ceux-ci allassent perdre leur santé dans un travail incompatible avec leur jeune âge, dans ces usines où sombrent presque toujours leur foi, leur honneur. On en revint alors au système tant décrié des *corpo- rations*.

De là à l'idée de la participation aux bénéfices, il n'y avait qu'un pas.

Le premier, M. L. Harmel, le grand industriel chrétien du Val-des-Bois franchit ce pas, et créa, chez lui, cette participation. Les industriels chrétiens du Nord (Lille, Roubaix, Tourcoing) vinrent ensuite ; mais ici, les coryphées de la haine à mort au capital avaient fait trop d'adeptes, les populations de ces villes, fortement mélangées comme toutes les populations des villes frontières, refusèrent d'écouter la voix de la raison, rejetèrent leur intérêt même : et nous avons vu ce spectacle singulier de municipalités composées uniquement de socialistes, dans ces villes où toute la fortune est aux mains des catholiques ardents.

Nous connaissons à cela plusieurs causes : la principale, pour tout observateur impartial, c'est le choix des directeurs et contre-maîtres dans les usines, même chrétiennes.

Le directeur, le contre-maître, se faisant bassement courtisans des patrons, se montrent aussi tyranniques envers les pauvres ouvriers qu'ils sont plats devant les patrons. Je l'ai prouvé à certains de ceux-ci par des exemples pris chez eux.

Quelle fidélité, quel attachement, peut éprouver pour son maître un ouvrier qui *sait* ne pouvoir réclamer auprès de celui-ci, qui même n'obtiendra jamais de pouvoir lui soumettre ses motifs de juste plainte ?

Et agit-il chrétiennement, le maître qui se désintéresse ainsi du sort de tant de malheureux, ou même, j'ose le dire, les livre ainsi à la merci d'êtres féroces pour qui les pleurs, les maladies, la mort de ces misérables ne sont rien ?

Toutes ces questions deviennent à l'ordre du jour dans le Nouveau-Monde aussi bien que dans l'ancien.

Saura-t-on prévoir, ici ?...

Or, prévoir, c'est gouverner.

Mais on s'en soucie bien ! Les grèves éclatent aux Etats-Unis, menaçant la paix, le bonheur, la prospérité du pays. Cela viendra ici.

D'ici là, on ne veut rien voir, rien entendre, on ne songe guère à la participation des ouvriers dans les bénéfices : il est prouvé, cependant, par l'expérience, que là est non seulement le salut—mais même la fortune.

Nos cultivateurs quittent leurs terres, s'en vont aux Etats-Unis : oh ! s'ils avaient des *hommes ;* si les gouvernants, comprenant leur sublime mission, *étudiaient* les questions sociales, qu'il serait donc facile de retenir ces braves et honnêtes travailleurs, leur augmente leur fortune, et, du coup, augmenter la fortune publique !

Que l'on se rappelle le *troisième* concours ouvert par M. le comte de Chambrun : c'est, dans ces créations originales fondées par les syndicats agricoles, que gît le bonheur *actuel* de nos classes agricoles.

FIRMIN PICARD.

LE SACRE DE MGR BRUCHÉSI

Dimanche le 8 août, a eu lieu la cérémonie si touchante, du sacre de Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, comme Archevêque de Montréal.

Tout d'abord, que l'on nous permette d'établir la distinction grande qui existe entre *Sacre* et *Consécration*.

Le *Sacre* est l'action par laquelle l'Eglise confère un certain caractère à la personne qui en est l'objet : on sacre un roi, un évêque.

La *consécration* est l'action par laquelle on dédie, on voue à Dieu : consacrer un temple, consacrer ses enfants à la sainte Vierge—cérémonie touchante, que nous voudrions voir suivre par toutes les familles catholiques canadiennes.

Quand ces lignes auront paru, les magnifiques cérémonies, imposantes toujours, du sacre de Mgr Bruchési, auront eu lieu.

Disons cependant que, jusqu'ici, dix-huit archevêques et évêques ont promis d'y assister.

L'archevêque *consacrant* sera Mgr Bégin.

Le prélat *consacrant* est celui qui en sacre un autre, soit comme évêque, soit comme archevêque.

Rien de beau comme les cérémonies augustes de notre Religion : tout le monde est d'accord là-dessus, et nous entendons ne blesser personne, même parmi nos frères séparés, en répétant ce qui se dit même chez eux.

Il faut deux autels, et un trône pour l'évêque consacrant. L'un de ces autels sert pour dire la Messe et pour faire les cérémonies de la consécration. Cet autel est garni : d'une croix au milieu, de six chandeliers avec six grands cierges, où sont fixées les armoiries de l'évêque officiant et celles de l'évêque qui doit être sacré.

L'autre, plus petit et moins orné, sert simplement au nouvel évêque pour s'habiller et pour dire de la Messe tout ce qui précède l'offrande. C'est là que l'élu prend l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole passée en croix sur la poitrine, la chape de couleur blanche et le bonnet carré.

En même temps, l'évêque officiant, étant sur son trône, revêt ses habits pontificaux avec les cérémonies accoutumées, va à l'autel où, étant assis sur un fauteuil, la face tournée vers le peuple, les deux évêques *assistants*, vêtus pontificalement, lui amènent celui qui doit être sacré.

Celui-ci étant arrivé, ôte son bonnet carré, fait une profonde révérence, pendant que les évêques assistants ne font qu'une inclination de tête sans quitter leur mitre ; tous trois se mettent sur des sièges, le nouvel élu vis-à-vis du consacrant, les deux assistants à ses côtés mais vis-à-vis l'un de l'autre.

Après quelques instants, le nouvel élu se lève, ôte son bonnet carré ; les assistants s'étant aussi levés, et ayant quitté leurs mitres, le plus ancien des deux s'adresse au consacrant, et lui dit en latin :

—Révérendissime Père, la sainte Eglise Catholique Vous prie d'élever ce Prêtre ici présent, à la charge d'Evêque.

Le consacrant répond :

—Avez-vous un Mandat Apostolique ?

Et le premier assistant ayant dit :

—Nous l'avons.

Le prélat officiant ordonne qu'on le lise.

Le secrétaire du consacrant s'avance ; et, ayant reçu ce Mandat des mains de l'évêque assistant, il le lit à haute voix.

Après quoi, le nouvel élu quitte son siège, va se mettre à genoux devant l'officiant, et récite la formule si touchante du serment :

—" Moi (Paul) élu pour l'Eglise de (Montréal), serai dès à présent et à jamais fidèle et obéissant à l'Apôtre saint Pierre, à la sainte Eglise Romaine, notre saint Père le Pape (Léon XIII) et à ses successeurs légitimes.

" Je ne contribuerai ni par mes conseils, ni par mon consentement, ni par mes actions, à leur ôter la vie, non plus qu'à aucun mauvais traitement qu'on voudrait exercer contre eux, sous quelque prétexte que ce pût être. Et, à l'égard des secrets qu'ils m'auront confiés, soit par eux-mêmes, soit par leurs Nonces ou par écrit, je ne les révélerai à personne à leur préjudice.

" Je les aiderai contre tous, autant que mon rang le pourra permettre, à conserver et à défendre le Siège de Rome et les droits souverains de saint Pierre.

" Je traiterai avec honneur le Légat du Siège apostolique dans ses voyages, et le secourrai dans ses nécessités.

" J'aurai soin de conserver, de défendre et d'augmenter les droits, honneurs, privilèges et autorité de la sainte Eglise Romaine, de notre saint Père le Pape et de ses successeurs ; et je n'entrerai, ni par moi, ni par mes conseils, dans aucun traité dans lequel on entreprendrait contre le saint Père ou l'Eglise Romaine quelque chose de désavantageux ou de préjudiciable à leurs personnes, droits, honneurs, Etats et autorité ; et si je découvre de pareilles entreprises, je m'y opposerai de tout mon pouvoir, et j'en donnerai avis, le plus tôt que je pourrai, ou à notre saint Père, ou à quelque autre qui puisse le lui faire savoir.

" J'observerai et ferai observer, autant qu'il me sera possible, les règles des saints Pères, les décrets, ordonnances, réserves, provisions et mandats apostoliques.

" Lorsque je serai appelé au Concile, je m'y rendrai, à moins qu'il n'y ait quelque cause légitime qui m'en empêche.

" J'irai visiter tous les quatre ans l'Eglise des saints Apôtres, et je rendrai compte à notre saint Père le Pape, et à ses successeurs, de mon ministère, de l'état de mon Eglise, du régime de mon diocèse, et de tout ce qui regarde le salut des âmes à ma conduite ; et ensuite je recevrai humblement les ordres du Saint-Siège et les exécuterai avec tout le soin possible.

" Que si je ne suis pas en état de faire ce voyage, j'y suppléerai en envoyant quelqu'un chargé de ma procuration, soit un chanoine ou dignitaire de mon Eglise, ou, à leur défaut, un prêtre de mon diocèse, ou enfin un autre prêtre séculier ou régulier d'une vertu et d'une probité reconnues, et qui sera instruit de toutes ces choses et des raisons légitimes qui m'auront empêché d'y aller moi même.

" Je ferai connaître cet empêchement et en apporterai les preuves légitimes, qui seront transmises par le prêtre susdit au cardinal de la sainte Eglise Romaine chargé de proposer les affaires dans la Sacrée Congrégation du Concile.

" Je promets aussi, à l'égard des biens de mon évêché, de ne les vendre, donner, engager, inféoder de nouveau, ni aliéner en quelque manière que ce puisse être, même avec le consentement du Chapitre de mon Eglise, sans la participation de notre saint Père ; et s'il m'arrive d'en user autrement, je me soumets aux peines portées par les Constitutions."

Mettant les mains sur le livre des Evangiles ouvert devant l'officiant, le nouvel élu achève la formule du serment :

—Ainsi Dieu me soit en aide, et ces saints Evangiles.

Le prélat consacrant conclut :

—Rendons grâces à Dieu !

Cette formule du serment nous montre les droits et les devoirs des évêques, mieux que des in-folio ne le feraient.

Ensuite, se fait l'*examen* de l'élu, destiné à savoir s'il veut régler sa conduite sur les maximes de la sainte Ecriture ?

A quoi le nouvel élu répond :

—Oui, je veux de tout mon cœur consentir et me soumettre à tout.

Une série d'interrogations se poursuit, puis le nouvel élu commence la Messe avec l'évêque consacrant, disant ensemble les prières.

Après le Graduel, la récitation des Litanies des saints, commence le sacre.

Il faudrait lire les admirables prières que l'Eglise met dans la bouche du consacrant durant ces augustes cérémonies.

Nous devons nous borner : nos lecteurs pourront juger, de ce qui précède, combien belles et touchantes —nous nous répétons,—sont ces cérémonies !

Nous consacrons notre double page à cet évènement si rare. Cette double page constituera un souvenir apprécié, nous l'espérons, de nos bienveillants lecteurs.

L'abside de la cathédrale nous montre le trône et l'autel principal, où les cérémonies auront eu lieu. Nous donnons les photographies de l'archevêque consacrant, des Archêques du Canada à Montréal en ce moment.

Enfin, une photographie nous donne l'aspect extérieur de la cathédrale, tandis qu'une autre nous montre un des petits dômes, pris du haut de la terrasse du monument. (Une *terrasse* signifie la *toiture* ou *plate-forme* d'une maison, d'un édifice : la terrasse de Saint-Pierre à Rome ; la terrasse Saint-Jacques à Montréal, etc.)

Rodolphe Le Franc

AU DOUX PAYS DES ANGES

A ma bonne amie Mme H. Latourelle.

" Ne pleurez pas, ma mère
Mon sort est trop heureux
Je n'ai quitté la terre
Que pour voler aux cieux."

Il s'avançait alerte et souriant à la nature, aux fleurs, à la vie ; la joie suivait son chemin. Sur ses pas tous les fronts se déridaient. Comme un rayon lumineux chasse les ténèbres, il chassait loin de lui les douleurs, les soucis, les amers souvenirs, tout le cortège des sentiments et des pensées sombres. Sa voix était plus douce à l'âme que la plus douce mélodie et il y avait un charme ineffable à contempler son limpide regard, à suivre le naturel de son geste, l'harmonie de tous ses mouvements, la tendresse de ses paroles.

Pourquoi est-il parti ? Pourquoi ? Parce que le Divin Jardinier eut peur pour lui de la triste vie de ce monde. Il appela ses anges ; il leur dit de cueillir cette petite fleur, mieux faite pour le ciel que pour la terre, et de l'abriter en Paradis.

Les petits anges radieux, les ailes frémissantes de bonheur, prirent leur vol et se pressèrent autour de René ; et René, ce ravissant enfant de six ans avec ses flots de cheveux blonds, ses yeux si profonds et si doux, son délicieux sourire, triompha, fut ravi de bonheur à la visite de tous ses petits frères du Ciel ; alors, son âme prit des ailes d'azur et s'envola...

Oh ! comme fut broyé le cœur du bon père, de la chère mère... Ils couchèrent dans les lys et les lilas blancs le petit corps qui leur restait et quand, après l'heure inexorable, même le petit corps leur fut enlevé, il leur sembla que tout leur bonheur s'en allait, sans plus laisser d'espérance. Depuis lors avec le poète sublime ils redisent souvent :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé...

Leur cœur tire au ciel où est le petit... Et pourtant...

Depuis lors, autour d'eux, le jour, la nuit, sans cesse, René vole, avec les anges gardiens de ses petites sœurs. Il est toujours là... si près... Mais c'est la triste condition de notre humaine nature de ne pas entendre les douces paroles qu'ils disent à notre cœur, de ne pas sentir autour de nous l'amour de nos chères âmes disparues.

Fauvile

De l'*énergie* d'abord, de la *méthode* ensuite : avec ces deux formes de la volonté, vous êtes sûr de vaincre.—M. PERROUD.

AMOUR DISCRET

Jeune homme fier et vigoureux
Au cœur brûlant comme la flamme ;
Toi qui reflètes par tes yeux
L'amour dont est pleine ton âme.

Puisque pour les baisers ardents
Sont faites tes lèvres de rose,
Puisque la femme aux mots charmants
Illumine le front morose,

Aime : l'amour n'est pas un mal :
En aimant l'auteur de ton être,
Aime aussi le front virginal
Que pour ton bonheur Dieu fit naître.

Si par hasard sur ton chemin
Tu vois la femme de ton rêve,
Prenant aussitôt par la main
Cette rieuse fille d'Eve,

Dis-lui qu'il te plaît de la voir,
Qu'il vit des anges sur la terre ;
Dis-lui, dis-lui que pour l'avoir,
Rien n'est que tu ne puisse faire.

Dis-lui, dis-lui que ses cheveux
Sont plus soyeux qu'un nid de mousse ;
Que nul concert dessous les cieux
Ne vaut sa voix aimante et douce.

Dis-lui qu'il est des jours affreux
Où sombre parfois l'espérance ;
Que l'on vide bien mieux à deux
Le calice de la souffrance.

Que, pour lui faire un sort heureux,
Tu feras suer ton visage ;
Et qu'un sourire de ses yeux
Rendra bien léger ton ouvrage.

Oui, dis-lui que, deux fois le jour,
A genoux priant avec elle,
Tu supplieras le Dieu d'amour
De la conserver pure et belle.

Ne crains pas d'épancher ton cœur :
L'aveu fait plaisir à la femme ;
Puis une grande pesanteur
On s'ôte, en dévoilant sa flamme.

Mais, comme un léger papillon
A toute fleur faisant caresse,
Ne va pas contre la raison
A tout minois parler tendresse.

Non, non, au bruit des plus beaux chants
Lorsque devant le sanctuaire
Tu feras d'éternels serments
A celle qui t'est la plus chère,

Une autre femme, le front bas,
Dupe de toi, pleine d'alarmes,
Sur les fleurs, embaumant tes pas
Peut-être versera des larmes.

ADOLPHE HURTEAU, E. E. D.

Montréal, août 1897.

ESCLAVAGE VOLONTAIRE

(MONOLOGUE)

(*Appolinette entre en coup de vent.*)

—Ah ! par exemple, voilà une singulière histoire ! Enchaînée, moi, Appolinette ? Appolinette, l'enragée, la volontaire, la libertaire, oui, surtout libertaire, me voici là, acceptant tout à coup un pareil boulet rivé à mon pied !

(*Elle réfléchit*). Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je ne me sens pas la moindre velléité de révolte. Est-ce étrange !

(*Elle se tâte, se regarde à la glace.*) Non, c'est bien moi. Je n'ai pas changé, du moins au physique. Alors, qu'est-ce ? ce serait cet... événement qui m'aurait ainsi métamorphosée ? Ce serait une chose curieuse, par exemple. Enfin ! le cas n'étant pas banal, le moment était bien choisi pour capituler et...(*souriant*) je suis contente de moi.

(*Elle réfléchit.*) Tout de même, quand j'y songe, je crois bien que c'était un coup monté. Et moi, j'y suis tombée tête baissée, comme une sotte !

(*Avec un geste énergique.*) Bah ! ce qui est fait est fait ; il n'y a plus à y revenir. Tout à l'heure, en attendant le déjeuner, Gustave et moi nous faisions les cent pas devant la maison. C'était au moins le dixième tour ; ça devenait stupide. Je lui dis :

—Si nous allions voir Tisbeth ?

—Votre nouveau cheval ?

—Oui, j'en suis folle !

—Est-il doux ?

—Doux, joli, léger, fin...

—Enfin, une merveille !

—Oh ! absolument.

—Vous l'avez depuis combien ?

—Trois jours.

—Alors, je comprends !

—Vous comprenez, quoi ? demandai-je, quoique je susse très bien sa pensée.

—Je comprends la chaleur de votre enthousiasme.

—Encore une taquinerie !

—Pas du tout, fit-il avec un rire amer ; c'est la dure vérité.

— Qu'est-ce qui est la vérité, monsieur ?

—Votre caprice pour cette bête. Oh ! mais, il n'y en a pas pour longtemps. Ce sera comme les autres.

—Vous êtes insupportable, dis-je, en lui tournant le dos.

J'étais attristée.

(*Plus doucement.*) Pauvre Gustave ! je ne lui en veux pas de ses petites pointes. Il souffrait. Mais enfin, ce n'était pas une raison parce que nous avions été élevés ensemble, pour que je fusse obligée de l'épouser, du moins tout de suite !

Il est très gentil ; au fond, je l'aime bien, mais il était trop pressé, d'abord ! et puis, un mari, c'est un maître, et je ne voulais pas de maître, moi !

(*Elle reprend.*) Donc, nos conversations finissaient toujours de la sorte. Alors, pour l'égayer un peu, je lui propose une visite au chenil ; je sais qu'il aime beaucoup les chiens.

Aussitôt, son visage s'éclaire et, avec un empressement joyeux :

—C'est cela, dit-il, allons au chenil.

(*Rêveuse.*) Sans m'expliquer comment, je sentis que quelque chose de grave allait se passer, et je m'arrêtai inquiète.

—Allons donc ! fit Gustave, avez-vous peur ?

Ce disant, il prenait mon bras et m'entraînait avec un empressement que je ne m'expliquai pas.

(*Elle feint la colère.*) Mais, maintenant, je comprends ! Monsieur connaissait une mienne passionnette, qu'il pensait bien devoir causer ma défaite... il l'escomptait, le misérable !

Arrivée à la grille, Gustave siffla. Aussitôt, une délicieuse petite bête, toute noire, toute courte, toute basse, avec de jolis yeux vifs, intelligents, enfin, un joli chien comme je les aime, sauta crânement sur le grillage.

—Oh ! quel amour de petite bête ! m'écriai-je en passant la main pour la caresser.

—N'est-ce pas ! fit Gustave d'une voix dont le timbre me parut étrange.

—Mais comment se trouve-t-il là ?

—Tout simplement, fit-il d'un ton dégagé, parce que pensant bien qu'il vous intéresserait, je l'ai apporté en venant.

(*Elle rit.*) Sa tentation commençait ; je demandai :

—Elle est à vous, cette bête ?

—Mais oui !

Je regardai Gustave avec des yeux suppliants, qui parlaient à eux seuls ; pourtant, afin de mieux accentuer ma pensée, j'ajoutai :

—Gustave... si vous êtes bien, bien gentil...

—Oui, je comprends ! interrompit-il ; vous voudriez que je vous offre ma petite Chuethe ?

—Elle est si gentille !

(*Un peu émue.*) Je m'attendais à ce qu'il la mît tout de suite dans mes bras. Et bien, non ! pas du tout !... Même, voyant que Chuethe me caressait, il la repoussa vivement.

Indignée, je lui dis :

—Vous êtes méchant.

—Alors, reprit-il, je vous ressemble.

—Ah ! par exemple ! protestai-je ; je bats mes bêtes, moi ?

—Non, mais vous maltraitez les gens. C'est bien pis.

Sans répondre, je caressai Chuethe, qui, par reconnaissance, me léchait de sa jolie langue rose. Mais Gustave, furieux, comme jaloux, la repoussa d'un coup de pied, répétant durement :

—Allez, sale bête ! allez !

—Mais, vous lui faites mal ! m'écriai-je hors de moi.

Il me regarda, très triste, disant :

—Eh bien ! je vous imite ; ne me faites-vous pas de mal à moi ?

Je baissai la tête en prétendant que ce n'était pas la même chose.

—Non certes ! reprit-il, car c'est autrement grave et cruel.

Comme sa voix tremblait !

Je me sentis ébranlée.

—Alors, demandai-je sans oser le regarder, cela vous fait donc beaucoup de peine, que... que... je ne dise pas " oui " ?

—C'est-à-dire, fit-il, très pâle, que je suis désespéré ! Ça finira mal, c'est certain.

Je le vis à la dérobée ; il s'était appuyé à la grille et une main sur son front, il cherchait à cacher une larme, qui pourtant lui échappa.

Je fus vaincue !

—Donnez-moi Chuethe ! demandai-je d'une voix bien tendre et soumise.

Mais il ne comprit pas !...

—Non, reprit-il très emporté ; elle m'aime, elle ! je la garde.

Et, de nouveau, il la repoussa brusquement. Chuethe cria, mais elle resta à me lécher.

Mon Dieu, comment ne comprenait-il pas ?...

Alors, très timide, pensant lui faciliter... la tâche, je proposai :

—Si nous la partagions ?

Il eut un pressentiment, car il me regarda d'une façon étrange et demanda :

—Comment cela ?

—Eh bien ! si elle était à nous deux ?

Un éclair brilla dans son regard :

—Vous accepteriez ? implora-t-il si bas, qu'à peine je l'entendis.

(*Riant.*) Aussitôt la malice me revint :

—Oh ! fis-je, pour le taquiner, c'est uniquement à cause de Chuethe ! puisque vous ne voulez pas me la donner, et qu'elle ne veut pas me quitter, il n'y a pas d'autre moyen.

Mais à mon trouble, il comprit ce que je voulais pas lui avouer, et ravi il s'écria :

—Chère Appolinette ! je vous...

Mais je sentis que moi aussi j'allais pleurer et je m'enfuis.

Voilà comment, d'un seul coup, pour avoir un *adorable petit chien*, je me suis donné un terrible grand maître.

A. DE VERNAIS.

UNE DISTRACTION

Il y a des distractions de toutes sortes, et les plus authentiques ne sont pas toujours les plus vraisemblables. Ainsi, le Dr Verneuil, l'éminent chirurgien mort récemment, était sujet, lui aussi, à de monstrueuses et épouvantables absences.

Il dînait un soir chez des intimes et la maîtresse de la maison lui dit sans façon :

—Cher docteur, vous qui êtes si adroit, découpez-moi donc ce gigot ; voulez-vous ?

—Bien volontiers, répond le chirurgien.

Il saisit le gigot avec autorité et y plonge le couteau. Puis un phénomène étrange se passe dans son esprit ; il tire de sa poche de la charpie, une bande de linge et exécute un pansement en bonne forme devant les convives ébahis. Après quoi sans sortir de son rêve, il murmure d'un ton rassurant :

—Là !... avec du repos et des soins, ça ne sera rien !

CE QUE JE VOIS PAR LA FENÊTRE DE MA CHAMBRE

Que la matinée est belle ! Le chaud soleil de juillet dirige vers le zénith son disque brillant, et répand sur la terre des torrents d'une lumière ardente et vivifiante. La campagne ainsi illuminée étale des beautés peu remarquées jusqu'ici ; mais aujourd'hui, en présence d'un si radieux paysage, qui ne se plairait pas à jeter un regard d'admiration sur le gentil coin de terre qu'il m'est donné d'habiter ? En effet, quel cadre magnifique entoure notre humble village ! La gigantesque montagne de Belœil, majestueuse et belle, s'élève dans le lointain à une hauteur merveilleuse ; couverte de ses milliers d'arbres, elle projette autour d'elle une teinte triste et sombre, mais qui pâlit graduellement, jusqu'à ce qu'elle se mêle aux nuances attendries des champs dorés et des prairies en fleurs. Plus loin, les bois appuyés aux coteaux, comme une verte ceinture bordent l'horizon accessible à nos regards.

Véritable nid échappé des hauteurs du mont de Belœil, le modeste village de Ste-M... est perdu dans ces magnificences. Il occupe peu d'espace dans la vallée ; mais charmant par son site et fier de la nature qui l'entoure, il semble même dédaigner les beautés qu'ajoute l'art. Cependant, jamais il ne m'a paru aussi joli qu'aujourd'hui ; c'est qu'il a revêtu cette mise de fête, cet air de repos et de gaîté qui appartient au dimanche.

Déjà la cloche de l'eglise a fait entendre un appel aux chrétiens ; elle les sollicite de se rendre à l'office divin. La foule se presse devant les portes du temple, quelques minutes encore et c'est l'heure de la messe. Comme elles sont bien employées ces minutes ! Pour quelques-uns, discussions, paris, bons mots ! pour d'autres, rencontres inattendues de parents, d'amis, partout joyeuse causerie. Les enfants, eux, manifestent leur joie par des rires francs et gais, des sauts et des gambades, enfin le plus bruyamment possible.

Cependant, il n'est si gai tableau qui n'ait son ombre. Hélas ! à quelque pas seulement du lieu où tout est activité et bonheur, mes yeux rencontrent, frappant contraste, un champ funéraire. Des sycomores, des saules pleureurs penchent leurs branches traînantes au-dessus des tertres ; des couronnes d'immortelles, disposées çà et là, prouvent que le vivant n'oublie pas le mort ; on sent, à chaque pas, au contraire, qu'il professe la " religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme," selon l'expression de Ballanche.

De temps en temps, des personnes frappées dans leurs affections se détachent des groupes des causeurs et viennent faire la conversation muette, mais éloquente, avec les personnes que la mort leur a enlevées. Mère qui venez prier et pleurer sur la tombe d'un fils chéri, oh ! que le vide laissé dans votre cœur par la mort de cet enfant bien-aimé doit être grand ! Jeune fille que la mort a rendue orpheline depuis hier seulement, et qui répandez des pleurs si abondants sur la fosse à peine refermée de votre bien-aimée mère, que je sympathise vivement avec vous dans votre affliction, et comme je supplie le ciel d'appliquer le baume de la consolation sur une plaie que le temps cicatrise si difficilement.

Mais que cette vue m'est douloureuse et que ces pensées sont tristes ! Elles le sont vraiment trop, et le lieu qui me les inspire est aussi trop lugubre pour être la dernière étape de l'excursion si charmante que je viens de faire.

Détournant le regard, j'aperçois au loin briller d'un vif éclat le dôme du Séminaire de Saint-Hyacinthe... Que j'aime à le contempler !... Je le sens : ceci demande une explication sous peine d'exciter certaines suppositions... Je porte donc ainsi mes regards avec amour sur le clocher du Séminaire pour les transmettre par analogie sur celui de mon *Alma Mater* que je ne puis distinguer d'ici. La vue de cette coupole, en effet, apporte à mon esprit et à mon cœur les plus douces réminiscences. Je me laisse aller doucement sur l'aile du souvenir vers cette maison que je chéris à de si justes titres ; je me revois avec plaisir au nombre de mes anciennes compagnes étudiant, travaillant, me récréant...

Cependant, comme tout rêve, celui-ci doit s'évanouir rapidement, car les derniers coups de cloche tintent à mon oreille et m'avertissent de me joindre au peuple pour assister au Saint Sacrifice.

A ceux qui seraient tentés de jeter un regard de dédain sur le village de Ste-M... je souhaiterais, en terminant, de pouvoir contempler à loisir *ce que je vois par la fenêtre de ma chambre.*

MADELEINE.

LES INVENTEURS DE LA PHOTOGRAPHIE

Peu de personnes se rappellent que Daguerre fut l'inventeur de la photographie, en collaboration avec un habitant de Châlon-sur-Saône, Joseph Niepce.

Daguerre était peintre : ses études le conduisirent à rechercher la fixation des images par l'action du soleil, quand il apprit, en 1826, que ce problème était résolu par Joseph Niepce.

DAGUERRE

Ils travaillèrent dès lors ensemble mais, quatre ans après leur association, Niepce mourut ; de sorte que Daguerre continua seul, laissant son nom à l'invention, le " Daguerréotype."

NIEPCE

Le 9 janvier 1834, Arago annonça à l'Académie des Sciences, de Paris, l'invention de Daguerre, en citant la collaboration de feu Niepce. Le 3 juillet de la même ann e, l'Etat achetait les procédés du daguerréotype et les rendait publics. L'Etat payait pour cela des rentes viagères à Daguerre et aux héritiers de Niepce

Aujourd'hui que chacun possède son petit appare l de photographie, nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur donnant ces quelques notes.

LE VÉLO-DOUCHE

A la dernière Exposition du Cycle à Paris, un fabricant anglais a envoyé une nouveauté intéressante qu'il désigne sous le nom de *Vélo-douche* et qui est éminemment convenable pour combiner l'exercice corporel avec les ablutions hygiéniques.

L'instrument, dont nous donnons le dessin ci-contre, remplit réellement ces deux fonctions et permet à celui qui s'en sert de se donner autant d'exercice qu'il le désire avec ou sans douche. Il consiste en un baquet large, mais peu profond sur le fond duquel est fixée une charpente ou carcasse portant une selle de bicycle, un guidon, des pédales, des roues à engrenages et à chaînes. La ressemblance avec un bicycle s'arrête là. La petite roue (sprocket) qui est activée sur la barre principale au moyen d'une chaine par le mouvement de la grande roue fait tourner une petite pompe rotative attachée à l'arrière de la charpente. Le tuyau de section de la pompe se termine au fond du baquet et le tuyau de décharge recourbé comme dans le dessin, finit par une pomme d'arrosoir comme tous les tuyaux de douches. Un robinet au centre du tuyau de décharge permet d'envoyer l'eau à l'arrosoir ou de la relancer dans le baquet par un tuyau en caoutchoue, suivant qu'on veut ou non une douche.

Le baquet peut être partagé en deux compartiments, l'un contenant de l'eau chaude et l'autre de l'eau froide, de façon à varier la douche.

MERCANTILISME... PRINCIER !

Les journaux anglais racontent une plaisante anecdote sur le prince Alexandre, fils de la princesse Béatrice, jeune garçon d'une dizaine d'années. Sa mère lui faisait cadeau, il y a quelques semaines, d'un beau souverain tout neuf. Le prince Alexandre se dépêcha, naturellement, de le dépenser, puis, sans aucune pudeur, il alla trouver sa mère et la supplia de lui donner un deuxième souverain. Mais la princesse Béatrice reprocha à son fils ses folles dépenses et refusa de faire droit à sa demande. Alors, le jeune prince, qui " avait absolument besoin d'argent," résolut d'écrire à sa grand'mère pour lui exposer sa " dêche " précoce et la prier d'y porter remède. Mais la reine Victoria avait été avertie et son petit-fils reçut, par retour du courrier, une lettre chargée... de remontrances. Un ou deux jours plus tard, le prince Alexandre répondait en ces termes à son illustre aïeule :

" Chère grand'maman, j'ai reçu votre lettre ; ne croyez pas que j'aie regretté de ne recevoir que des réprimandes ; vos bons conseil s ont été fort goûtés. J'ai vendu votre billet 5 guinées à un amateur d'autographes."

Pour sûr, grand'maman n'écrira plus.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

Quand il eut tout créé, cieux clairs, oiseaux siffleurs,
Montagnes de granit, rivières vagabondes,
Quand, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,
Et, du bout de son pied, donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'homme et, voulant lui montrer l'univers,
Il prit sa main débile en sa main grandiose,
Puis l'amena près des lacs bleus, près des bois verts,
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or l'homme vit soudain cent fleurs aux tons joyeux,
Déroulant dans l'azur cent fraîches banderoles,
Oh ! si belles, vraiment si belles, pour ses yeux,
Qu'il eût voulu mourir en baisant leurs corolles !

" Oh ! comme c'est joli ! " dit-il, joignant les mains.
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,
L'homme, pour s'embaumer tout le long des chemins,
Se pencha sur les fleurs et cueillit une rose.

Alors Dieu le mena vers les grands monts, et puis
Il lui montra la neige à leur épaule altière,
Si blanche que les yeux se fermaient, éblouis,
Comme deux bluets las et pâmés de lumière.

" Oh ! comme c'est joli ! " dit l'homme radieux,
Et, voyant s'écouler une brusque avalanche,
Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,
Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.

Alors Dieu l'emporta dans le ciel chatoyant
Et lui montra des vols d'étoiles éternelles :
Si douces, qu'on voudrait pleurer en les voyant,
Pleurer et tout à coup prendre l'essor vers elles !

" Oh ! comme c'est joli ! " dit-il, les bras tendus,
Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,
Comme on attrape au vol deux papillons perdus,
Il fit un bond et prit dans l'ombre deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,
L'homme qui retournait à la terre morose,
S'endormit, dans un pli de l'azur satiné,
Ayant à ses côtés étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu, voulant que l'homme, à son réveil,
Vit en un seul objet ces choses mirifiques :
Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,
Etoiles aux rayons doux et béatifiques,

Voulant qu'il fût heureux, voulant qu'il fût joyeux,
Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,
Qu'il ne regrettât plus les anges, ni les cieux,
Mais qu'il vécût vibrant dans l'extase profonde,

Dieu prit astres, fleur, neige en ses doigts glorieux,
Et, rêvant un chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la neige un corps, des étoiles deux yeux,
De la rose une bouche et du tout une Femme.

JEAN RAMEAU.

EXPÉDITION ANDRÉE AU POLE NORD

(Voir gravures)

Ce pôle Nord !...

Tant de vies déjà sacrifiées, et rien encore !... C'est dans l'intérêt de la science, nous dit-on, qu'il *faut* découvrir le pôle Nord...

Et après ?... la science en sera-t-elle plus avancée ?...

Comme le dit notre illustre confrère et ami, Louis Fréchette (il a acquis assez de gloire pour qu'on ne dise plus monsieur), les vents tourbillonneraient-ils autour de l'axe, ou partiraient-ils de là, ou bien y finiraient-ils en mourant ?

Mais encore : après ?... Quand nous le saurons, irons-nous planter là notre tente ?...

Après Nordenskjold, savant Suédois qui découvrit le passage Nord-Est vers le pôle, en son voyage mémorable de 1878-79 ; après Nansen, parti en 1895, et qui parvint, au prix de mille difficultés, au 84e degré de latitude ; un autre chercheur de pôle, Andrée, Suédois lui aussi, résolut de découvrir ce pôle, ce mystère, et pour cela de suivre la route des oiseaux.

Il fit donc construire un superbe ballon—l'*Adler*—et en 1896, en juillet, un navire le conduisit, lui, son ballon, ses amis, à l'île des Danois, au sein des glaces flottantes.

Les vents contraires empêchèrent totalement le départ en cette année.

Le 18 mai 1897, le *Svensksund*, navire de l'Etat, quittait le port de Gothembourg (ville de Suède sur le Gota), emportant Andrée et ses compagnons, tandis que le *Virgo*, autre bâtiment frété par le savant, transportait le matériel et les réactifs nécessaires à la production du gaz hydrogène.

Le 30 mai, les deux navires arrivaient à l'île des Danois, se frayant difficilement un passage à travers les glaces.

On gonfle le ballon : cela prend du 19 au 22 juin. Le 22 juin à minuit, il y a les cinq mille mètres cubes (plus de cinq mille verges cubes) d'hydrogène nécessaires.

Le 11 juillet, après avoir envoyé un télégramme au roi de Suède—qui, lui, s'intéresse aux savants, à l'encontre de nos gouvernants du Nouveau-Monde,—et un autre à ses amis, Andrée s'élève définitivement, parvient à deux cents verges, redescend presqu'au niveau de la mer, jette du lest, remonte, et se dirige à une vitesse de vingt milles environ à l'heure (trente-cinq kilomètres,) vers le nord-nord-est, suivant ses prévisions.

Depuis lors, aucune nouvelle, rien !...

Les malheureux savants ont-ils péri, et ne connaîtrons-nous rien encore du pôle Nord cette année ?...

Nous faisons les vœux les plus ardents pour l'heureux retour de ces intrépides chercheurs : une vie d'homme est mille fois plus précieuse, à nos yeux, que la certitude de l'existence d'une mer libre au pôle—ou d'un continent, fût-il un Eden !

Nous donnons deux gravures relatives à cette expédition : la première nous montre le déchargement à terre, du ballon transporté par le navire de l'Etat, le *Svensksund ;* la seconde nous montre la vérification de l'enveloppe du ballon par Andrée, MM. Fraenkel, Strindberg, Svedenborg et Alexis Machuron : ce dernier est ingénieur (nous prions de ne pas confondre un ingénieur, c'est-à-dire, un savant, avec un machiniste, un ouvrier) aux ateliers d'aérostation de Vaugirard, où sous sa direction et celle de son oncle, a été construit l'*Adler*.

FIRMIN PICARD.

LES DEUX ROSES

A la mémoire d'une amie.

Dans un jardin enchanté, au sommet d'une tige altière, une superbe rose se balançait mollement, mirant ses pétales veloutés dans un rayon diamanté du roi des astres, présentant sa corolle aux baisers de l'aurore et savourant avec délices la rosée du matin.

Un ange passe, saisit la fleur.

—Frère, dit la rose, laisse-moi vivre, je t'en prie ! Au soleil couchant je serai flétrie, n'abrège pas mon règne si court.

—Hélas ! murmura l'ange, dans le parterre que le divin Jardinier cultive, une fleur vient de mourir. Dieu me l'avait confiée, je dois veiller jusqu'à demain auprès de sa dépouille mortelle ; veux-tu venir avec moi passer ces derniers instants ? Tu recueilleras pour baisers des soupirs, pour rosée les larmes d'une mère ; mais ton dernier parfum embaumera la couche funèbre de celle dont la vie n'a duré que vingt ans.

" Vingt ans ! L'âge des illusions, des rêves d'or. L'âge où l'on s'abreuve à longs traits à la coupe d'ambroisie... Cependant, au fond de la coupe, il y a toujours la goutte d'amertume. Dieu n'a pas voulu qu'elle humectât les lèvres de cette heureuse jeune fille. Il l'a cueillie, rose comme toi par sa jeunesse, pour la transplanter dans son beau paradis, où les roses sont sans épines et ne se flétrissent jamais.

" Maintenant, dis, veux-tu venir avec moi ?

—Eh ! oui, j'irai, répondit en s'inclinant, la reine des fleurs.

Le lendemain sur la tombe de la jeune morte, la rose gisait effeuillée ; mais chacun de ses pétales, encore embaumés, semblait dire : " Espérance."

PAUL HERDA DE CROIX.

La bonne tenue n'est pas toujours la bonne conduite, mais elle en est souvent la marque.—BARRAU.

HONNEUR AU MÉRITE

Parmi les promotions militaires que le ministre de la Milice a cru devoir faire, il en est une que le public saluera avec plaisir.

Et d'abord, présentons les armes au partant, au colonel Duchesnay, convaincu, comme le général Saussier, cette brillante épée de France que l'impartialité du service a mise dans les cadres de la réserve, que le brillant officier du 100e Canadien sera toujours prêt à tirer son épée pour notre langue, nos lois, notre religion.

Pourquoi le dire au colonel Duchesnay, lui qui sait que " noblesse oblige ? "

Donc, son remplaçant est le capitaine Oscar Pelletier. Présentons-lui aussi les armes !

Cette nomination a fait jaser bien des gens, des envieux, mais certainement à tort, et ceux qui disent : " Il doit cela à l'influence de son père," ne savent ce qu'ils disent ou parlent avec esprit de parti pris.

OSCAR PELLETIER

D'autres disent : " Il est trop jeune ! " Halte là !... Est-ce que " aux âmes bien nées la valeur attend le nombre des années ? " Et, de nos jours, ne sont-ce pas les jeunes, la fleur du progrès, l'espérance de l'avenir qu'on choisit ?

Voyez le Pape. Est-ce qu'il ne nous a pas envoyé un jeune mais brillant légat ? Est-ce qu'il ne nomme pas de jeunes évêques qui s'inspireront de l'expérience des anciens et des idées du progrès moderne ? Donc, place aux jeunes ! Là est le bien de l'avenir.

Napoléon le Grand aimait parfois à poser des questions saugrenues à ses jeunes officiers, et celui qui répondait avec le plus d'à propos devenait son protégé.

—Lieutenant ! Comment vous y prendriez-vous pour former un régiment en carré dans une rue étroite ?

—Sire, je ferais démolir la rue.

Oscar Pelletier est de ceux-là.

Fils de l'honorable Président du Sénat, lequel a subi souvent, non seulement le feu des élections, mais aussi le coup de feu d'un adversaire politique, son fils ne voulant pas que bonne race mente, faiblisse, a aussi vu le feu et a été blessé à Cut Knife.

Donc, place aux jeunes ! G.-P. L.

ELLE !

Mes vers, volez vers elle ainsi qu'un papillon,
Chantez pour elle ainsi qu'un rossignol farouche ;
Car elle est le parfum, car elle est le rayon :
L'étoile est dans ses yeux, et la fleur sur sa bouche.

FRANÇOIS COPPÉE.

AUX DIRECTEURS DU " MONDE ILLUSTRÉ "

Messieurs,

Votre intéressant journal me charme autant par son style pur et fleuri, que par les belles vignettes et les nobles gravures qui l'enjolivent. C'est avec anxiété que je vois arriver la fin de chaque semaine, car c'est le samedi qu'il m'est donné de converser en quelque sorte avec les aimables écrivains de ce journal, enrichi des plus belles plumes que possèdent les Muses sous ce beau ciel du Canada.

Loin d'être un papier volage, et, comme certains esprits cacochymes le disent, une feuille plus ou moins pernicieuse, LE MONDE ILLUSTRÉ est un de nos meilleurs journaux tant sous le rapport de la religion qu'il respecte et honore, que sous celui de la politique. Indépendant des partis, il a des paroles sévères pour les délinquants, quels qu'ils soient, des louanges et des encouragements pour les vrais philosophes. Pour approuver ou condamner une action, il n'attend pas que la plèbe se soit prononcée. Que ses écrits blessent ou non quelques têtes hydrocéphales, pour lui, peu importe, pourvu qu'il soit fidèle à sa devise qui est d'éclairer et d'instruire l'homme de ses devoirs envers ses semblables et envers l'Etat.

Comme je le disais ci-dessus, le style dont il revêt ses articles est de mains de maîtres, et c'est pour cette raison que la classe instruite en fait ses délices. Ami du véritable poète, il sait donner hospitalité à ses rêves dorés et enchanteurs.

Loin de dérouter la jeune plume inexpérimentée lui faisant parvenir ses premiers essais littéraires, essais qui, pour la plupart, pêchent contre les règles du style, de la versification, il lui fait remarquer charitablement et sans blesser son amour propre (car tout homme a le sien) les fautes et les endroits faibles ou inutiles de ses compositions. Toujours il a un mot d'encouragement pour ces jeunes débutants. Lorsqu'après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève des riantes campagnes qui forment le bassin des fleuves ; que, soufflant légèrement, il courbe les aubépines en fleurs et les acacias, et qu'il répand sur la nappe liquide des parfums plus purs que la myrrhe et l'encens, le marin dont le vaisseau languissait sur les eaux paisibles salue le zéphyr qui lui ramène la fraîcheur et lui abrège le chemin ; ainsi les paroles qu'adresse LE MONDE ILLUSTRÉ aux disciples des Muses, comme un souffle bienfaisant, raniment le courage et l'amour de l'étude dans ces jeunes âmes.

Messsieurs, malgré les obstacles que la jalousie vous suscite, votre journal remplit noblement sa mission. Je n'ai que des félicitations à vous adresser. Recevez donc ce fragment de ma prose comme marque de la reconnaissance et de l'amour que vous doit celui qui se dit,

Votre tout dévoué serviteur,

SÉVÈRE BEAUDET, prof.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Amable Pr., Québec.—Si vous le voulez bien, nous nous permettrons de vous demander successivement ces vues, et vous préviendrons quand vous pourrez nous envoyer la première : de la sorte, ce sera plus sûr, et pour vous, et pour nous.—Mille remerciements.

J.-L.-A. S..., Ottawa.—Ce parallèle entre les deux génies est fort bien fait, et paraîtra incessamment. Savez-vous qu'il excite un grand regret ?...—C'est de voir si peu traiter ce genre magnifique.—Aussi, si vous avez d'autres études de ce genre, ne gardez point pour vous seul, ce qui peut être si utile à tous.

Jacques Saul, Québec.—Merci de votre aimable lettre. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles quant au " drapeau." Travaillez, corrigez : soyez sûr que vous arriverez. *Changez* le genre, si vous traitez *l'épopée*, ou si c'est la *bucolique*. Aux grands génies du XVIIe siècle, joignez les poètes modernes : André Chénier, Lamartine ; au Canada, Louis Fréchette, Juge Routhier, etc. ; et tant de jeunes déjà renommés : Ferland, de Bussières, Mélançon, etc.—Et vous verrez, combien c'est bon d'écrire !

E.-H. G..., Montréal.—Veuillez, si cela vous plaît, passer en nos bureaux. Nous nous en tenons aux règles établies par notre numéro 672, du 20 mars 1897.

CHARLES ! !...

Long, maigre et jaune, c'était déjà un squelette avant de mourir... un squelette avec deux yeux brillants encore, comme une dernière lueur vitreuse au fond des orbites noirs...

Sa femme va, vient, empressée, attentive, rangeant les fioles inutiles dans la petite chambre, s'asseyant un instant, regardant son mari ; puis, se relevant par besoin de se remuer, de sembler faire quelque chose, au milieu de cette immense impuissance de l'homme devant la mort.

Lui atténd... ce qui doit venir...

Il l'attend, non pas comme le chrétien ; pas même comme le païen antique qui croyait au Tartare et aux Champs-Elysées ; non pas comme le sauvage qui espère, après la mort, les prairies immenses des chasses éternelles ; non pas comme le musulman fataliste, qui soupire après le Paradis de Mahomet ; pas même comme l'homme, quel qu'il soit—pourvu qu'il soit homme.

Ce cadavre de tout à l'heure n'est pas un homme.

Ce squelette vivant est... rationaliste.

—Cher ami... veux-tu me laisser appeler un prêtre ?...

—Non ! a-t-il répondu entre ses lèvres exsangues...

—...Pour me faire plaisir...?

—Tout, excepté cela.

—Mais tu vas paraître devant Dieu ! !

—...Il n'y a pas de Dieu.

—...Mais, enfin, tu peux te tromper ! ! et ce serait épouvantable à ce moment ! !...

—Je ne me trompe pas... je ne me trompe jamais...

Ces mots furent dits lentement, avec une simplicité orgueilleuse, d'une façon scandée, une sorte d'eau-forte de langage.

—...Et pourtant... s'écrie la femme qui se raccroche à toutes les branches...? ?

—Pourtant... quoi...? ?

—S'il y en avait un, tout de même... de Dieu...?

—Alors, fait le squelette, en cherchant à avoir l'expression d'une mère qui condescend aux faiblesses d'une peureuse enfant, alors je reviendrai... te le dire... Maintenant, je *veux* que tu me laisses tranquille...

***

Ce fut la dernière phrase.

Très fatigué, le moribond s'enveloppe de mutisme, et suit attentivement le travail effrayant de dissolution qui s'opère en lui.

Sur sa pauvre loque, la vie et la mort se battent. Des suées horribles défendent la vie, et cherchent à expulser, par toutes les portes de sortie, les éléments vainqueurs de destruction. Mais la mort s'implante, gagne, annonçant son arrivée par de longs frissons, qui secouent le corps comme le vent d'automne secoue, au bout des branches, la feuille finie, pour la lancer au grand renouveau de la terre.

Il suit tout cela, le squelette. La grande course va finir ; la désunion suprême approche... il ne doit plus y avoir que quelques minutes avant l'irrémissible saut dans le néant...

Et instinctivement, comme un ouvrier qui ramasse ses outils au soir de sa journée exténuante, le squelette se met à gratter ses draps, avec de longs doigts osseux, repliés en crochets au bout de la rigidité des bras.

Il gratta une heure, d'une façon régulière, presque méthodique, comme pour ne pas laisser ici-bas une miette de sa vie ; puis, subitement, coup sur coup, poussa trois grands soupirs dans la nuit, comme quelqu'un qui avale quelque chose, et trop vite...

C'était fini. Il était deux heures du matin.

***

Alors sa femme se précipite à genoux ; s'abîme dans une longue prière entrecoupée de hoquets ; lui ferme les yeux ; et, aidée de la bonne, fait la toilette suprême, pendant que le mort est encore un peu chaud.

—Maintenant, dit-elle à sa servante... allez vous coucher, Marie ; je veillerai, moi.

—...Madame veut rester seule ici ?...

—Oui.

—Mais ?...

—Je vous appellerai si j'ai besoin de vous...

Et, quand la bonne fut bien partie, et elle-même bien seule dans cette chambre funèbre, la femme se penche sur son mari, embrasse ce front, derrière lequel la cervelle est déjà toute froide : " Charles ! crie-t-elle dans la pièce pleine d'ombre, tu m'as dit que tu reviendrais s'il y a un Dieu !... Charles ! ! tu le sais maintenant ; réponds-moi !

Dans le lit, le corps, déjà tout rigide, ne bougea pas.

—Charles !... répète la femme avec une effrayante ténacité d'idée.

.....

—Charles !... Y a-t-il un Dieu ? ?...

Alors, chose effrayante... une paupière du mort se lève... lentement, comme si elle soulevait un fardeau surhumain ; une paupière... puis une autre... Et quand elles furent bien ouvertes toutes les deux, derrière les yeux vitreux, une lueur sembla s'allumer... grandir... rougeoyer... on eût dit deux soupiraux d'enfer...

Cela dura quelques secondes—secondes horribles—et enfin, tout s'éteignit.

***

...Le lendemain, de très bonne heure, quand la bonne entra dans la chambre, elle heurta du pied sa maîtresse, tombée évanouie en travers de la porte, la tête sur le plancher.

Elle appela une voisine, puis un prêtre, qui, à la paroisse se préparait à dire la première messe ; et, à ce prêtre, la femme revenue à elle, raconta... ce que je viens de raconter.

PIERRE L'ERMITE.

LES PROCÈS

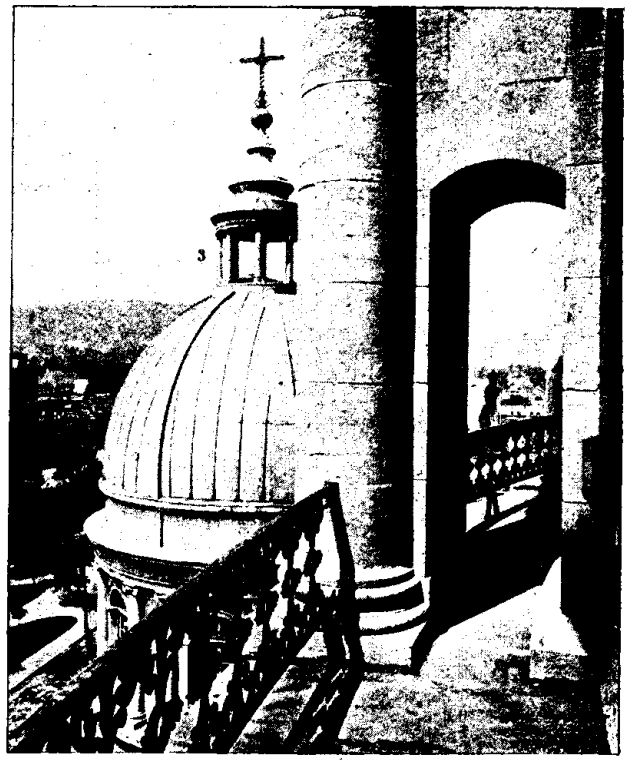
Le procès le plus juste, le plus légitime, donne lieu à de telles tracasseries, à tant d'écritures et par suite à tant de frais et à tant de dépenses imprévues, qu'il y a toujours, ou du moins presque toujours, de l'avantage pour les deux parties à s'arranger à l'amiable. Il faut que cela soit vrai depuis bien longtemps, puisque Hésiode, l'un des plus anciens poètes de la Grèce, a dit, dans ce sens, que " la moitié valait mieux que le tout."

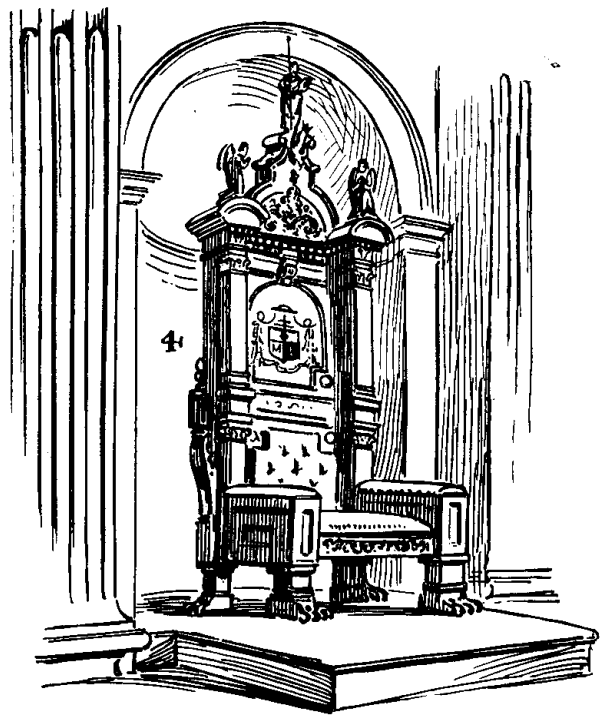
Un peintre, homme d'esprit, chargé d'exécuter un tableau où devaient figurer deux plaideurs, avait représenté le perdant tout nu et le gagnant en chemise.

Cette allégorie était à la fois fort transparente et très juste.

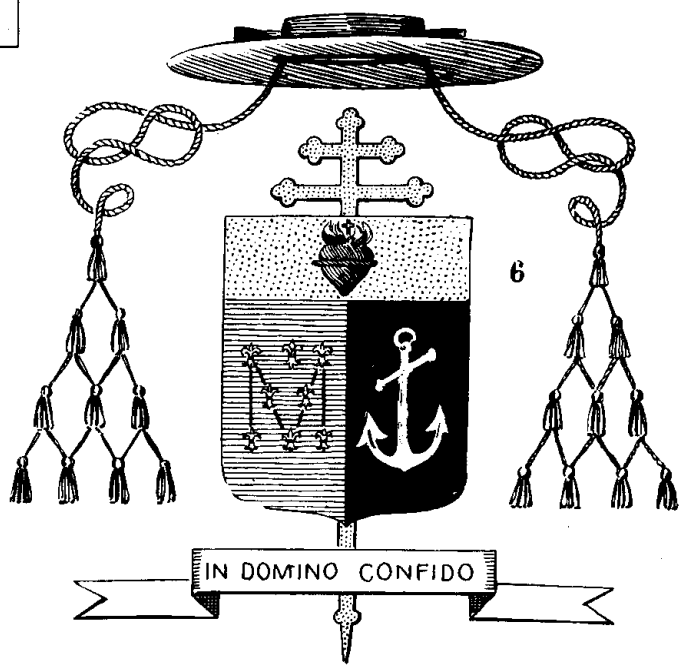
UN CHARCUTIER

—Si la chaleur continue, je serai obligé de manger ma marchandise. Ce sera horrible ?



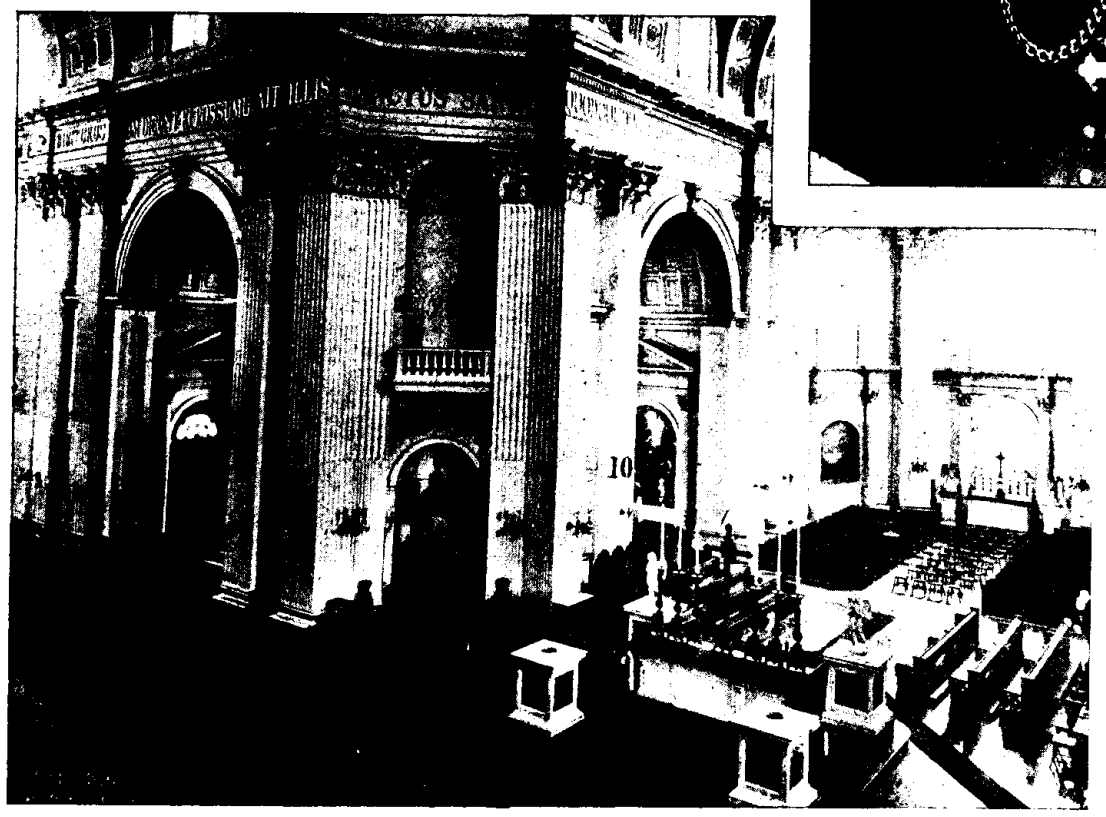

4

5


6
IN DOMINO CONFIDO

8

9



10

11

1. Intérieur de la cathédrale—2. S.G. Mgr Bruchési—3. La terrasse de la cathédrale—4. Le trône pontifical—5. S.G. Mgr Emard—6. Les armes du nouvel archevêque—7. S.G. Mgr Langevin—8. S.G. Mgr Bégin—9. S.G. Mgr Duhamel—10. Abside de la cathédrale—11. Vue extérieure de la cathédrale

SOUVENIR DU SACRE DE MGR BRUCHESI, ARCHEVEQUE DE MONTREAL.—Photos Laprés & Lavergne

JARDIN DES ENFANTS

LE PATER

" On ne s'arrête pas en disant sa prière ;
Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière ;
Recommence avec moi le Pater, *et dis bien :*
Donnez-nous !— Donnez-nous...— Le pain quotidien.
— Le pain.— Eh bien ! encor ! pourquoi donc cette pause ?
Et pourquoi marmotter tout bas
De ces mots que je n'entends pas ?
— Chère maman, voici la chose :
Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec."

L. RATISBONNE.

COMMENT PAYER UNE MÈRE

Un bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique, que d'aider aux soins de la famille.

" Ma chère fille, dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété ?

" Naturellement, ce n'est pas toi qui en es la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir ? Bien ; demain matin tu te lèveras de bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner ; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser.

" Tu ne saurais t'imaginer comme ça la rajeunira, quel bonheur tu eprouveras lorsque tu verras son doux visage illuminé par la joie et la surprise ; d'ailleurs, ma chérie, tu lui dois quelques baisers.

" Ah ! oui, je me rappelle, quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh bien ! alors, ta chère mère t'embrassait quand d'autres te fuyaient, te couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir tes pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie.

" Tous ces baisers sont à intérêt depuis des années. Certainement, ta mère n'est pas aussi jolie que toi, ma petite ; si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui, beaucoup ; mais, si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verrais penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ces rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se poussant les uns les autres sur son visage chéri. Hélas ! elle nous quittera un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées, qui te donnèrent le premier baiser, à toi, bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux fatigués ne s'ouvriront plus que dans l'éternité ; alors, ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi."

Et l'enfant, émue jusqu'aux larmes, jeta ses petits bras autour du cou de son bon père, lui jurant tout bas, qu'elle serait bonne : doux serment auquel elle demeura fidèle.

AUX ENFANTS DES CAMPAGNES

Enfants, aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,
Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,
Qui rendent en parfums ses chansons à l'oiseau.
Prenez-vous par la main et marchez dans les herbes,
Regardez ceux qui vont liant les blondes gerbes.
Unis contre le mal où l'âme se corrompt,
Lisez au même livre en vous touchant du front.
La vie, avec le choc des passions contraires,
Vous attend ; soyez bons, soyez vrais, soyez frères.

VICTOR HUGO.

MM. LAPRÉS & LAVERGNE

Comme les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont pu le constater, à l'instar de tous les journaux de la Province, nous reproduisons beaucoup d'ouvrages exécutés par Messieurs Laprés & Lavergne, photographes, de la rue Saint-Denis.

Appréciant à sa juste valeur le goût artistique de ces photographes distingués, nous aimons à leur rendre un tribut sincère de félicitation.

En effet, rien n'a été épargné par eux, depuis la fondation de leur atelier en 1889, pour le tenir à la hauteur de l'art photographique : aussi, aujourd'hui, ces Messieurs doivent-ils être fiers en voyant le résultat obtenu après tant de difficultés. C'est avec un sentiment d'orgueil que nous pouvons mettre en parallèle l'établissement de MM. Laprés & Lavergne, avec les meilleurs établissements de ce genre aux Etats-Unis, comme au Canada. Sous le rapport du fini du travail, de la fidélité de reproduction, tout autant que sous le rapport de la beauté des salons de pose et d'attente, nos artistes sont certainement au premier rang. Un seul examen de leur superbe vitrine est suffisant pour nous convaincre que là règnent l'élégance, le talent, l'amour de l'art dans son sens le plus pur et le plus recherché. L'exposition des photographies de notre meilleure société, de magnifiques groupes d'étudiants de l'Université Laval et d'ailleurs, de photographies de nos plus distingués représentants publics, parlent fortement en leur faveur. Malgré tout l'encouragement que Messieurs Laprés & Lavergne reçoivent du quartier Saint-Louis, nous pouvons dire que le succès leur vient de toutes parts, de la campagne comme de la ville.

Leur persévérance, le talent qu'ils ont apporté à leurs travaux, ont répandu au loin leur renommée : qu'ils n'oublient jamais que dans l'art il faut toujours aller de l'avant, toujours faire mieux : succès oblige.

JULIETTE.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi, le 7 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	16,843....	$50.00
2e —	No	37,121....	25 00
3e —	No	1,688....	15 00
4e —	No	327....	10 00
5e —	No	28,152....	5 00
6e —	No	45 214....	4 00
7e —	No	53....	3 00
8e —	No	891....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

47	10,233	15,287	23,254	31,882	40,141
1 259	10,556	16,524	23,670	32,015	40,412
1 654	10,961	17,365	24,753	32,182	40,683
2 168	11,043	18,493	25,137	32,523	40,795
2,856	11,382	19,526	26,072	32,917	41,301
3,141	11,579	20,142	26,793	33,149	41,982
4,739	12,158	20,230	27,630	33,280	42,116
5,324	12,574	20,645	28,243	33,455	42,648
5,981	12,733	20,977	29,121	34,033	43,193
6,532	13,312	21,015	30,436	35,110	43,504
7,135	13,546	21,390	30,816	36,428	44,135
8,109	13,758	22,357	31,213	37,574	44,376
9,367	13,935	22,421	31,307	38,123	45,541
9,431	14,603	22,876	31,471	39,219	46,127
9,862	14,794				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

PARC SOHMER

Voici les chaleurs revenues... peut-être !

C'est le moment de chercher des endroits frais, où l'on soit en sûreté, où les enfants puissent s'ébattre, tout en prenant l'air nécessaire à leur vie ; surtout, le prenant bon.

Nos parcs commencent à devenir attrayants : et si la ville daignait avoir l'extrême bonté de vouloir bien dépenser l'argent... *de tous*, le vôtre braves ouvriers, comme celui des riches, à procurer un peu d'améliorations !...

Nous avons tout ce qu'il faut au Parc Sohmer, grâce à la société qui le possède !

Allons-y donc ! On ne le regrette jamais !

RÉBUS FIN DE SIÈCLE

Une branche de houx ;
Un squelette ;
Une bouteille d'Amer Picon ;
Un E majuscule ;
Le portrait d'Harpagon ;
Un autre E majuscule ;
Une dizaine d'I majuscules ou minuscules ;
Une malle remplie de pêches de Montreuil.

GRAVURE-DEVINETTE

J'entends une flûte... qui joue ?

Le maréchal de Toiras faisait ses préparatifs pour livrer bataille lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son père qui était à toute extrémité afin de recevoir au moins sa bénédiction.

—Allez, lui dit le maréchal, qui démêla fort bien la cause de cette retraite. " Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement."

MARIANNIC

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

Il se fit entre eux un profond silence, pendant lequel on entendit les moindres rumeurs éparses dans la campagne : le frisselis de la brise dans les châtaigniers, le heurt des fléaux au fond des granges, et tout au loin la solennelle respiration de l'Océan sur la plage du Riz. Un rouge-gorge gazouilla dans un vieux pommier ; un papillon aux ailes fauves, ocellées de violet, se balança un moment au-dessus d'une joubarbe qui fleurissait dans une fente de la terrasse, puis s'envola en tournoyant.

—Ah ! murmura Yves, en continuant tout haut une pensée ébauchée dans l'arrière-fond de son cœur, que n'êtes-vous réellement une de ces simples ouvrières dont vous portez aujourd'hui le costume !....

Avec une sourde joie et pourtant avec un anxieux tremblement, elle l'écoutait parler, souhaitant à la fois qu'il complétât sa pensée, et frissonnant à l'idée qu'il allait devenir plus explicite.

Mais la confidence qu'elle attendait, tout en la redoutant, s'arrêta sur les lèvres intimidées du peintre.

Inquiète de ce nouveau silence, Mlle de Tromelin releva ses paupières ; son limpide regard rencontra le regard épris d'Yves Cormier et, lentement, entre les yeux bruns du jeune homme et les prunelles azurées de la jeune fille, un courant de tendresse s'établit ; leurs âmes se pénétrèrent et se comprirent.

Yves lâcha sa palette et ses pinceaux et, humblement, s'agenouilla aux pieds de Mariannic :

—N'avez-vous pas deviné que je vous aime ? balbutia-t-il.

Les paupières ambrées s'abaissèrent de nouveau sur les yeux humides de Mariannic, et un frémissement agita ses lèvres ; mais elle resta silencieuse.

—Si mes paroles vous offensent, renvoyez-moi ! continua Cormier ; je sais que j'aurais dû mieux me contenir : c'est presque involontairement que j'ai laissé mon secret s'échapper.... Vous vous taisez ?.... Pardonnez-moi, et adieu !....

Mais, au lieu de le congédier, Mariannic lui tendit les mains : un sourire courut, comme une ensoleillée, de sa bouche jusqu'à ses yeux, et, avec sa franchise coutumière, elle répondit simplement :

—Moi aussi. je vous aime....

Et, ce soir-là, on ne travailla pas au portrait plus avant.

IV

L'amour désormais imprégnait de sa subtile émanation le domaine de Kerdouarnec tout entier. Il donnait aux œillets et aux roses du jardin une senteur non pareille ; baignait d'une idéale lumière, les sombres tapisseries du salon ; accompagnait d'une musique paradisiaque les rêves de Mariannic endormie dans sa chambre de jeune fille ; mettait une sonorité plus allègre dans le tintement des cloches de Ploa-ré et répandait son enchantement jusque sur les grises ondulations de la lande. Partout il régnait en maître dans le manoir,—et ce n'était point l'amour inquiet et timide des commencements, mais celui qui, sûr de lui-même, heureux de se sentir partagé, s'épanouit avec pleine sécurité en deux cœurs qui battent à l'unisson.

Toutefois, de même que la nature du sol modifie les plantes et les varie, de même l'amour change d'essence suivant les âmes où il germe. Tout en étant loyale et sincère, la tendresse d'Yves différait de celle de Mariannic.

Artiste par-dessus tout, le peintre était principalement séduit par la beauté de Mlle de Tromelin. Ce qu'il avait d'abord aimé en elle, c'était la délicatesse des traits, l'accord harmonieux des lignes, la grâce des contours et l'expression du regard. Il trouvait une satisfaction d'art dans le charme qu'il subissait et, inconsciemment, cette considération accroissait la vivacité de sa passion. En outre, venant après des années d'arides labeurs, après les péripéties pénibles d'une lutte quotidienne pour l'existence, cet amour, éclos en un milieu propice, était pour lui une halte heureuse succédant à une marche fatigante. Cela lui donnait la sensation d'un repos sous les arbres en fleurs d'un courtil, autour duquel s'étend de tout côté la lande pierreuse. Il s'y délectait avec d'autant plus d'abandon que son esprit en retirait autant de profit que son cœur.

Certes, en s'éprenant de Mariannic, le peintre n'obéissait à aucun calcul d'intérêt, néanmoins un mobile plus vaniteux que tendre contribuait encore au développement de son amour :—Ce fils d'un obscur petit employé de Quimperlé, ce débutant encore inconnu, ne possédant d'autres ressources que son pinceau et n'ayant été jusque-là nullement gâté par les bonnes fortunes, éprouvait un mouvement de fierté en se sachant aimé d'une fille noble, distinguée, appartenant à l'une des meilleures familles de la Cornouailles. Son orgueil, secrètement chatouillé, le prédisposait à s'illusionner sur la force de l'affection qui l'attachait à Mariannic. N'étant point analyste de sa nature, il ne se rendait pas compte, du reste, de l'alliage qui altérait la qualité de cette affection et, comme on l'a dit plus haut, il se croyait sérieusement épris de Mlle de Tromelin.

Quant à Mariannic, son amour était du métal le plus rare et le plus pur. Dès ses premières entrevues avec Yves Cormier, elle avait pressenti en lui l'ami inconnu dont elle rêvait sous les châtaigneraies de Kerdouarnec. La ferveur enfantine avec laquelle jadis elle avait suivi en imagination les chevauchées de son héros au pourpoint vert, la tendresse que lui avaient mise au cœur les gwerz cornouaillais, le besoin de dévouement qui la possédait, trouvaient enfin leur voie et leur objet. Comme elle, Yves était Breton et amoureux des beautés de la terre natale ; il en comprenait le charme enveloppant et partageait les naïfs enthousiasmes de Mariannic. De plus, il était artiste, jeune, plein de talent et de confiance en l'avenir. Elle le trouvait beau, elle le parait de toutes les vertus dont elle avait doué d'avance l'ami si longtemps attendu. Depuis qu'elle vivait près de lui, son âme s'était épanouie et illuminée. Aussi elle aimait Yves Cormier d'un amour pareil, en robustesse et en ténacité, à cette terre bretonne où la foi des ancêtres se conserve intacte ; où les légendes gardent toute leur vitalité ; où rien ne s'oublie, rien ne meurt.

Depuis l'après-midi où ils s'étaient avoué leur mutuelle tendresse, ils vivaient en un continuel ravissement. Rien ne troublait leur félicité dans cette solitude de Kerdouarnec où M. de Tromèlin n'apparaissait plus qu'aux heures du souper, où Janette elle-même ne les surveillait que pour la forme et leur laissait une liberté absolue. Les jours coulaient pour eux clairs et ensoleillés ; ils ne les comptaient plus, ils en remarquaient à peine la fuite légère

L'été faisait déjà place à l'automne, septembre répandait sur la baie ses brumes transparentes, à travers lesquels on apercevait les vagues silhouettes des barques, dont un brusque coup de lumière blanchissait parfois les voiles inclinées. Les châtaigniers jaunissaient déjà par endroits ; la lande se colorait de nuances d'un bleu sombre, pendant les jours pluvieux, et de fluides teintes d'or, dès que le soleil apparaissait. Souvent, après les séances accourcies, ils quittaient le jardin et gagnaient la campagne silencieuse.

Ils descendaient jusqu'à la plage du Riz par un chemin de piéton qui surplombe au-dessus de la baie et disparaît sous les ramures entrecroisées des frênes et des hêtres. Là, on était enfoui dans une ombre feuillue ; çà et là, sur les talus, les digitales et les silènes ponctuaient de taches rouges la verdure uniforme et, de loin en loin, les halliers s'écartant tout à coup laissaient voir, comme par une fenêtre, la mer d'un vert bleuâtre, pareil aux yeux de Mariannic. Des falaises d'un jaune pâle s'échelonnaient sur les contours de la baie ; le Ménéhom surgissait dans une buée lilas et détachait sa double cime sur un ciel d'un azur laiteux. La douceur de l'air, la grâce des fleurs sauvages avivant d'une note rouge la fraîcheur des prés et des arbres, emplissaient Mariannic et Yves d'une confiance joyeuse. Leurs âmes se sentaient allégées et plus à l'aise. Rien alors ne leur semblait de nature à mettre obstacle à l'épanouissement de leur amour et ils échangeaient de souriants projets d'avenir.... Il s'en revenaient au jour tombant. Une brume cendrée montait des prés humides, et en même temps une subtile mélancolie montait aussi en eux. La mer demeurait encore lumineuse ; mais du côté de Douarnenez, les rochers s'enténébraient, le port devenait obscur et, au-dessus de Plô-mar, l'aiguille du clocher de Ploa-ré se profilait grise sur le velours bleu foncé des bois : les pins de l'allée Sainte Croix bordaient tristement l'horizon de leur sommités en dents de peigne.—Avec le crépuscule, un doute envahissait l'esprit d'Yves Cormier, plus prompt à s'inquiéter, parce qu'il voyait avec plus de sang-froid la réalité des choses.

—Qui sait ? soupirait-il en serrant le bras de Mariannic posé sur le sien, qui sait si nous pourrons goûter encore longtemps cette paix heureuse ? cette joie de nous aimer sans arrière-pensée ? M. de Tromelin ignore notre affection et nos projets.... Mais il faudra qu'il les connaisse bientôt, et croyez-vous qu'il se soucie d'accepter pour gendre un garçon ne possédant que ses pinceaux pour tout patrimoine ?

—Mon père m'aime, répliquait Mariannic, et il ne voudra pas me rendre éternellement malheureuse en s'opposant à notre mariage.... Néanmoins, vous avez raison, et nous ne devons pas lui cacher plus longtemps l'engagement qui nous lie l'un à l'autre.... Dès que les

deux portraits seront achevés, vous lui parlerez, Yves, et moi-même je lui déclarerai franchement mon intention de vous épouser.

—Soit, mais il a sans doute formé d'autres projets et il se montrera peut-être moins indulgent que vous ne le pensez. Il tient notre sort dans sa main et d'un mot il peut bouleverser tous nos rêves.... Je suis d'avance pris d'un tremblement, à l'idée de cette explication redoutable, et pourtant nécessaire.... S'il refuse de m'entendre jusqu'au bout, s'il me met honteusement à la porte, ce sera la fin de notre amour.

—Le mien ne finira pas, répondit gravement et fermement Mariannic, il durera autant que moi.... Je n'aime que vous, Yves ; mon cœur est fixé et, quoiqu'il arrive, il ne changera pas....

Les séances se succédaient, mais plus brèves, moins laborieusement remplies. A chaque instant, sous prétexte d'étudier un détail du vêtement ou de la coiffure, Yves regardait son modèle et s'absorbait dans sa contemplation.

Un sourire de Mariannic suffisait à lui donner de paresseuses distractions. Parfois la causerie empiétait si bien sur les heures de travail, que le peintre finissait par laisser là sa palette, et qu'une promenade à travers champs remplaçait la pose. On eût dit que Cormier, redoutant le moment où il devrait faire sa demande à M. de Tromelin, traînait les choses en longueur pour éloigner cette échéance terriblement hasardeuse. Pourtant, en dépit des atermoiements, les deux portraits s'achevaient et l'heure décisive approchait. D'ailleurs, septembre tirait à sa fin et le vent, soufflant en tempête, annonçait la venue de l'arrière-saison.

La mer démontée sautait par-dessus la jetée ; les côtes étaient toutes fumantes d'écume blanche, et l'allée Sainte-Croix se jonchait de feuilles jaunies et de débris de branches cassées. Les touristes, effrayés par le mauvais temps, pliaient bagage, et Yves comprenait qu'il ne lui était plus possible de différer davantage le moment des explications.

Après s'être concertés une dernière fois, les deux amoureux décidèrent que le lendemain, jour de la Saint-Michel, les toiles seraient apportées dans la salle à manger et présentées à M. de Tromelin. Après le souper, Mariannic s'esquiverait comme pour laisser les deux hommes fumer librement ; alors Yves prendrait son grand courage et demanderait au père la main de sa fille.

Le jour de Saint-Michel, Yves Cormier arriva de bonne heure à Kerdouarnec et les deux jeunes gens résolurent de faire une suprême promenade jusqu'aux grottes du Riz Le ciel s'était éclairci par places, mais la mer, encore agitée, étendait sa nappe d'eau vert foncé entre les côtes d'un gris bleuâtre.

Au long des halliers où les chèvrefeuilles exhalaient leur senteur mourante, de légers gazouillements de mésanges et de grives susurraient comme un adieu mélancolique.—Yves, fiévreux, la gorge sèche, songeait à la façon dont il exposerait sa requête à M. de Tromelin et se sentait la poitrine trop oppressée pour parler. Il regardait la mer verdissante, le ciel brouillé, les reliefs vaporeux de la côte, comme s'il les voyait pour la dernière fois. Mariannic, plus tendre, plus démonstrative, à mesure qu'elle devinait l'anxiété de son ami, s'appuyait fortement sur son bras et fixait sur lui ses yeux pleins de caresse. Ils ne rentrèrent qu'à la brune. Quand ils atteignirent l'échalier du verger, il faisait déjà sombre, et, à travers les arbres effeuillés, ils apercevaient des lumières rougeoyant aux vitres du manoir. Yves à la pensée que M. Tromelin était peut-être déjà là-bas, fut secoué par un frisson.

—Qu'avez-vous, mon ami ? murmura Mariannic.

—J'ai peur.... peur d'essuyer tantôt un refus qui nous séparera à jamais.

—Allons, répliqua la vaillante fille, montrez vous plus brave.... Songez à ce que vous valez, dites-vous combien je vous aime et parlez haut.... Tenez, embrassons-nous, cela vous donnera du courage !

—O Mariannic, ô ma douce !....

Yves la serra dans ses bras, sous les châtaigniers, et au fond du verger embaumé de l'odeur des fruits mûrs, les lèvres de Mariannic se posèrent pour la première fois sur les siennes.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle, M. de Tromelin venait de rentrer. Ils entendirent l'escalier crier sous son pas et, l'instant d'après, la porte poussée en coup de vent lui livra passage :

—Père, commença Mariannic, nous vous attendions....

D'un geste enjoué elle le conduisit vers une encoignure où les deux toiles étaient exposées en pleine lumière.

—Regardez !.... M. Cormier vous a fait bonne mesure ; au lieu d'un portrait de moi, vous en aurez deux !

M. de Tromelin assujettit son pince-nez. Il examina d'abord la toile qu'il connaissait déjà et à laquelle il ne ménagea pas les compliments. En revanche, il fit la grimace et se montra peu enthousiaste devant celle qui représentait sa fille en costume d'artisanne endimanchée. Une réflexion venait de traverser son cerveau de commerçant pratique ; il craignit que ce double travail du peintre n'enflât la note des honoraires. Outre que cette seconde peinture flattait peu sa vanité, elle l'alarmait pour sa bourse. Il jugea donc prudent de déprécier tout de suite un portrait qu'il ne se souciait pas de payer.

—Quelle singulière idée vous avez eue de peindre ma fille sous ce travestissement !.... dit-il à Cormier.... Ce costume de paysanne ne sied pas à Mlle de Tromelin.... Il n'est flatteur ni pour elle ni pour moi.

—Vous trouvez ? murmura Yves humilié....

—Père, se hâta de répliquer Mariannic, l'idée ne vient pas de M. Cormier ; c'est moi qui ai eu la fantaisie de choisir ce costume et de poser en ouvrière qui va aux noces....

—Je ne te fais pas mon compliment.... Et quand tu seras mariée, ce n'est certainement pas cette mascarade que j'accrocherai à mon mur !

—Rassurez-vous, repartit Mariannic avec vivacité, je la garderai pour moi....

On se mit à table et un silence pénible préluda au souper M. de Tromelin faisait sa lippe, Mariannic boudait ; Yves Cormier, déjà mal à l'aise et froissé, songeait que ce fâcheux début était de mauvais augure. Le nez baissé sur son assiette, il mangeait du bout des dents, et de temps en temps jetait un regard navré sur son amie. Celle-ci, plus maîtresse d'elle-même, essayait d'être gaie et lui envoyait à la dérobée, un sourire réconfortant. Ses grands yeux limpides étaient si imbibés de confiante tendresse, leur doux rayonnement réchauffait si bien le cœur du peintre, que, peu à peu, il reprenait courage. Il examinait moins craintivement la physionomie bourrue et finaude de M. de Tromelin et cherchait à se persuader que le gentilhomme était moins redoutable qu'il ne se l'était imaginé. En effet, sous l'influence de deux ou trois verres de vieux bordeaux, la méchante humeur de M. de Tromelin avait fini par s'évaporer. Il avait retrouvé sa rondeur et sa loquacité habituelles ; au dessert, il choqua vivement son verre contre celui de son hôte et but à son prochain succès.

On avait apporté les liqueurs et les cigares. Mariannic en profita pour quitter la salle à manger, sous prétexte d'instructions à donner à la cuisinière. Mais, avant de sortir, elle lança son dernier regard d'amour et de réconfort à Yves et se glissa au dehors, sous les hêtres de l'avenue, pour y attendre le résultat de l'entretien décisif qui allait avoir lieu. Ce regard regaillardit le peintre comme une claire flambée et le remit d'aplomb. Pour affermir encore son audace, il avala une gorgée de cognac et, dès que la porte fut refermée, se tourna bravement vers M. de Tromelin, qui allumait sa pipe en inclinant légèrement la tête sur son épaule et en clignant des yeux.

—Ça, dit le gentilhomme-fabricant de conserves, en scandant chacun de ses mots d'une courte bouffée, voici, je crois, le quart d'heure de Rabelais.... Maintenant que nous sommes seuls, si nous en profitions pour régler nos affaires.... Les bons comptes font les bons amis et je suis votre débiteur de.... six cents francs, je crois ?

En même temps il tirait de sa poche un petit portefeuille et en extrayait un à un six billets de cent francs, quand Yves Cormier l'arrêta d'un geste significatif :

—Non, monsieur de Tromelin, déclara-t-il, l'un des portraits vous a déplu et nous n'en parlerons pas.... Quant à l'autre, permettez-moi de vous l'offrir en ami, comme témoignage de ma reconnaissance pour votre généreuse hospitalité.

—Vous plaisantez ? se récria le gentilhomme, avec une nuance de dignité blessée, toute peine mérite salaire et vous avez perdu un bon bout de temps à ces peintures.... D'ailleurs, je n'ai qu'une parole, j'entends la tenir et vous m'offenseriez en n'acceptant pas la juste rétribution de votre travail.

—Je vous en prie, ne gâtons point par une vilaine question d'argent le plaisir que j'ai eu à peindre Mlle Mariannic.

—Mais, sacrebleu ! vous me désobligeriez !.... Je ne puis pourtant pas accepter de vous, gratuitement, le portrait de ma fille !

UNE SENSATION

" Le Monde Illustré," désireux de procurer à ses nombreux lecteurs des œuvres du plus grand intérêt joint à la plus saisissante forme, commencera la semaine prochaine, un grand roman illustré, dû à l'une des meilleures plumes de notre jolie langue française.

Ce roman dépasse, comme odyssée délicieusement attendrissante, tout ce qui a été donné jusqu'ici, et a obtenu le plus beau succès en France.

Malgré les péripéties poignantes que traversent les jeunes héros, cette œuvre s'adresse à tous les âges, à tous les mondes, à toutes les conditions sociales, à l'époux comme à l'épouse, à la mère aussi bien qu'à la fille.

LA VEUVE DU GARDE

(*Suite*)

—Vous m'enlevez une de mes filles, Mathia, c'est mal !

—La couvée est au complet, maintenant, et bientôt des bras augmenteront la famille.... Laissez-moi avoir à mon tour ma fille pour moi seule....

—C'est juste, dit Catherine.

—Je penserai souvent à vous, dit Néra dont le cœur se gonflait.

—Quand partez-vous ? demanda la veuve.

—Demain, dans la journée.

—Soit ! j'ai seulement une prière à vous adresser, à vous, Mathia, et à toi, Néra.

—Dites ! dites ! s'écrièrent-elles ensemble.

—Nous irons faire un pèlerinage à l'endroit où Néra fut trouvée par Jansôme et Sabretache. Si, après avoir visité ce lieu plein de souvenirs pour nous tous, vous souhaitez toujours nous quitter, la route sera libre. Me promettez-vous de m'accompagner là-bas....

—Je comptais déjà m'y rendre.

—Alors, c'est convenu.

On abrégea la veillée.

Le lendemain, le repas de midi fut silencieux. A peine était-il terminé que les jeunes garçons et les jeunes filles se dispersèrent.

—Laissez ici vos paquets, dit Catherine, nous montons au bois, nous en serons revenus à quatre heures et si vous nous quittez....

Elle n'acheva pas et consulta l'horloge du regard.

—Nous partirons dans un quart d'heure, ajouta-t-elle.

Néra demeura muette, appuyée contre la haute fenêtre, regardant avec des yeux obscurcis par les pleurs cette maison hospitalière qu'elle abandonnait sans retour. Jusqu'alors, emportée par un sentiment de jalousie, elle avait vu seulement qu'elle quittait François le fiancé de Rosalie, et une maison où, Claudin revenu, il lui semblait qu'elle n'avait plus sa place. Inconsciemment Mathia l'avait poussée dans une voie d'ingratitude. Cette mère, en retrouvant sa fille chez autrui, ne la reprenait, croyait-elle, qu'à moitié. Elle la voulait toute à elle, et doucement, lentement, elle changea en certitude ce qui se trouvait seulement en germe dans l'esprit de Néra. Celle-ci crut obéir à son propre cœur en suivant des impulsions étrangères. Mais maintenant que l'heure de partir était venue, qu'elle voyait près, tout près, ce qu'elle avait appelé la liberté, son cœur se serrait, les mots s'étranglaient dans sa gorge. Elle repassait dans sa pensée les jours heureux qui s'étaient écoulés pour elle dans cette maison. Elle se souvenait des tendresses de Catherine, de l'amitié de ceux qu'elle appelait ses frères et ses sœurs. Un remords lui traversa le cœur. Elle eut le sentiment de la faute commise, et rencontrant le regard de Catherine, si bon, si rempli d'indulgence, elle courut rapidement à elle, la prit dans ses bras et murmura :

—Pardon ! pardon ! oh ! si vous saviez !

Catherine embrassa avec douceur le front de la jeune fille.

Mathia reparut.

Alors Catherine, affectant une liberté d'esprit dont elle était loin de jouir, dit aux deux femmes :

—Partons !

Toutes trois se mirent en route. Catherine allait la première, d'un pas sûr, rapide ; Mathia la suivait à quelque distance ; Néra restait en arrière, emplissant son regard de l'aspect des choses familières que bientôt elle ne reverrait plus.

On approchait de l'endroit où, dix années auparavant, le bois avait été coupé.

Tout à coup, deux hommes surgirent d'un fossé ; l'un mit joyeusement la main sur l'épaule de Néra, tandis que le second se plantait en face de Mathia.

—Je vous arrête ! dirent deux voix.

C'était Sabretache et Jansôme.

—Offrez-nous le bras, plutôt, fit Catherine, la montée est rude.

Jansôme se rapprocha de Néra.

—Vous me devez bien quelque chose pour vous avoir rapportée à cette brave Catherine, dit-il. Tenez, vrai ! je n'ai guère eu de meilleurs moments dans ma vie, que celui où je vous vis rouvrir les yeux sur les genoux de la mère Pélican.

—Brave Jansôme ! vous avez toujours été bon pour moi.

On voyait les poteaux de bois, mais ce qui surprit la jeune fille, ce fut d'apercevoir la toiture fleurie du hangar. Elle crut même distinguer auprès, des voix étouffées.

—Nous ne serons pas seules, dit-elle.

—Qu'importe ! répondit Catherine.

Non, les trois femmes ne seraient pas seules à ce pèlerinage, car un couvert élégant se trouvait dressé sous le hangar, et l'on eût dit que dans le fourré une flûte très douce répondait au chant des oiseaux. Puis, tout à coup, des grandes cépées, des buissons d'arbustes, des mûriers sauvages accoururent des jeunes garçons au gai visage, des jeunes filles rieuses, qu'entourèrent les trois femmes.

Marie, Louise, Claudine !

Puis Julien, Vincent, Georges et Claudin.

Enfin, groupés, les mains unies, Cyprienne et Pierre qui portait un galon d'or de plus ; quant à François, il s'avançait lentement à côté de Maxime Vilhardouin.

Néra devint pâle, et s'appuya sur l'épaule de Catherine.

Mathia comprit tout, regarda Sabretache et lui demanda :

—Vous étiez du complot ?

—Parbleu ! nous en sommes tous ! Est-ce que vous croyez, Mathia, que nous allons nous laisser enlever la fleur du village, la fille adoptive de Catherine, quand nous savons que François ne s'en consolerait jamais ?

—François ! vous oubliez Rosalie....

—Je n'oublie rien du tout, regardez et jugez....

François s'était avancé au-devant de Catherine et de Néra et celle-ci avait baissé les yeux sous le regard du jeune homme.

Enfin, celui-ci prit la main de la jeune fille.

—Quand on te trouva ici toute petite, dit-il, nous t'adoptâmes dans la famille, et tu devins notre sœur. Aujourd'hui, Néra, veux-tu entrer chez nous à un autre titre ? Je t'ai toujours tant aimée que j'ai cru mourir de chagrin à la pensée que tu voulais nous quitter....

Néra se jeta dans les bras de Catherine, tendit une de ses mains à Mathia, et laissa l'autre dans celle de François.

La Bohémienne n'hésita pas, elle comprenait que le bonheur honnête était là, et s'adressant à Catherine :

—C'est vraiment aujourd'hui que je vous la donne, dit elle.

Quand le calme se fut rétabli au milieu de ces heureux, le minotier vint serrer les mains de Catherine, et le jardinier se rapprocha de Louise.

Et sous le dôme de cette forêt, témoin de scènes désolées, se célébrèrent les fiançailles de trois jeunes couples. La couvée de la mère Pélican s'augmentait d'oisillons nouveaux.

On passa dans le bois le reste de la journée : vers le soir seulement, la bande joyeuse prit le chemin de la maison du garde-chasse.

Seulement Catherine suivit une autre route : avant de rentrer chez elle, la veuve voulait passer devant la croix de bois marquant la place où tomba Jean Tournil.

Et quand elle se fut approchée de l'endroit même où elle releva son cadavre, elle lui demanda avec des sanglots dans la voix :

—Es-tu content ? ai-je rempli mon devoir ?

Et sa conscience, cette conscience dont la voix semble l'écho du ciel, lui répondit :

—Oui.

RAOUL DE NAVERY

FIN

UNE VENGEANCE

C'est jour de régates à Port-Navalo (golfe du Morbihan). La mer est belle, le temps superbe. Dans le port sont rangés une vingtaine de bateaux, parmi lesquels deux absolument semblables attirent tous les regards. On dit : " Le prix sera vivement disputé ! "....

En effet.... et jamais lutte plus chaude ne fut suivie avec plus de passion.

Au retour dans le port, la poupe de l'un dépasse à peine la proue de l'autre, mais le canon a retenti, saluant le vainqueur.... Un sourire de triomphe entr'ouvre les lèvres d'Hervé, le patron de l'*Hiron-à elle*, tandis que dans les yeux de Mathurin, le vaincu de la *Marie-Anne*, s'allume un éclair de rage. Debout sur leurs bateaux comme deux puissants, Hervé et Mathurin croisent leur regard.... C'en est fait, la haine sépare à jamais ces deux cœurs liés, jusqu'à ce jour, par une fraternelle amitié.

—Ne te trouve jamais sur mon chemin, dit le soir même le vaincu à son heureux rival.

—Et si je m'y trouve, mon pauvre Mathurin, croi.-tu que je te cède le pas ?

—Je me vengerai !" rugit l'autre en s'éloignant.

Quinze jours plus tard, Hervé, désigné par son succès, montait à bord d'un bâtiment faisant voile vers la Méditerranée.

Et tandis que le vaisseau prenait le large, emmenant loin du pays le *gars* breton dont le cœur restait amarré au rivage, dont Mathurin, dévorant sa colère, répétait d'une voix sourde :

Malheur à lui ! malheur à *elle !*

Chers lecteurs, si vous ne connaissez pas ces sites à la fois gracieux et grandioses qui bordent l'Océan, venez sur les côtes de la Bretagne, là où les vagues arrivent presque domptées et, de bourg en bourg, d'île en presqu'île, vous passerez ravis, vous demandant : Où donc jeter l'ancre ?

Dans une de ces oasis avaient grandi Hervé et Mathurin, tous deux orphelins, épaves arrachées à l'Océan.... Ils n'étaient point frères, mais on les découvrit côte à côte, se tenant par la main : solennel et touchant contrat scellé dans la tempête, et qu'au pays on respecta toujours.

Aux pauvres petits naufragés, deux foyers s'ouvrirent : la veuve d'un pêcheur recueillit Mathurin, tandis que Le Bras, ancien garde-côte, ouvrait, tout en bongonnant, son excellent cœur à Hervé. En devenant des hommes, les deux enfants partagèrent leur amour entre leurs parents adoptifs et la mer sauvage qui leur avait tout pris.

De nouveau orphelin à dix-huit ans et resté seul sous le toit charitable qui l'avait abrité, Mathurin fut adopté une seconde fois par Hervé et par Marie-Anne, la gracieuse fille du vieux garde. Rien de plus touchant que leur parfaite union, et cependant, peu à peu, dans le cœur des deux jeunes gens s'insinuait la jalousie.... Avant l'éclatante rupture, qui donc l'eût soupçonné ?

—Hé bien ! Marie-Anne, te voilà encore toute songeuse, à quoi penses-tu, ma fille ?

—Mon père, je pense à nos pauvres marins, la mer est si mauvaise ! bien sûr, il va y avoir un orage terrible.

—Mais aucun de nos pêcheurs n'est en mer, que je sache ? à moins que cet enragé de Mathurin.... mais non je viens de voir son bateau dans la rade.... Ah ! était-il à la danse celui-là ! Ma foi ! je n'avais jamais vu, ici, la mer si démontée !

La jeune fille eut un long soupir et continua de regarder, par la fenêtre, les vagues déferlant au large.

Le Bras s'assit et parut lui-même rêveur. Au bout d'un moment :

—Ce Mathurin m'inquiète, il y a dans ses yeux quelque chose de sombre !....

—L'avez-vous rencontré, mon père ? demanda Marie-Anne, avec une soudaine animation dans le regard.

—Oh ! aperçu seulement, il m'évite avec trop de soin.... Mais on m'a répété certains propos.... vois-tu, ma pauvre enfant, ce n'est pas pour te faire des reproches, ce qui est passé est passé, mais tu as été bien imprudente !

La jeune fille baissa ses paupières sous lesquelles montaient de grosses larmes.

—Mon père, dit-elle, ne me rappelez pas ce souvenir.... jamais, non, jamais plus je ne retournerai aux régates.... J'ai souri à Hervé, c'est vrai, mais pour rien au monde je n'aurais voulu humilier Mathurin, je les aimais tous deux également.

—Oui, mais Mathurin était presque ton fiancé ; un peu ombrageux de sa nature, il s'est cru supplanté par ton frère adoptif et cela, il ne le lui pardonnera jamais.

—Oh ! mon Dieu ! et penser qu'Hervé va revenir....

—Allons, allons, assez causé de cela ! il ne faut pas se désoler, ils s'arrangeront peut-être.

—Oh ! mon père, vous savez bien que non, vous venez de le dire.... et je n'épouserai pas Mathurin, maintenant, il me fait peur.

—Eh ! ce serait pourtant son meilleur remède, riposta Le Bras avec un rire forcé.... ah ! les enfants ! les enfants !.... Dis donc, fillette, la nuit vient, veille à la soupe, je vais faire un tour.

—Mon père, revenez bientôt, il y a de ces éclairs !....

Restée seule, la jeune fille, s'asseyant près du foyer pour attiser le feu, prit son chapelet ; ses yeux allèrent du portrait d'Hervé au crucifix : elle pria pour le frère dont le retour annoncé lui causait, à la fois, tant de bonheur et d'appréhension.

—Ohé ! Le Bras !.... entendit-elle tout à coup.

Marie-Anne, en vraie fille des côtes, n'était pas peureuse ; reconnaissant, d'ailleurs, la voix, elle s'empresa d'ouvrir.

En même temps qu'un homme entrait, le vent furieux s'engouffra dans la maison, et un violent coup de tonnerre se fit entendre :

—Mon père est sorti depuis un moment, dit la jeune fille, mais il ne peut tarder ; attendez-le ici, mon oncle, il fait si mauvais temps !

—Bah ! j'en ai vu bien d'autres.... puisque ton père est dehors, je vais le rejoindre.

Et, coupant court aux instances de sa nièce, l'air préoccupé, le vieux marin ouvrit la porte en disant :

—Non, non, j'aime mieux être dehors ; bonsoir, ma fille, ne bouge pas ; les femmes, par ce temps-là, *ça* doit être dedans.

—Je pense que les hommes n'ont guère mieux à faire, se dit Marie-Anne, mon père devrait bien rentrer....

A quelques pas de sa maison, Le Bras était accosté par le marin.

—Je crains du malheur, dit celui-ci sans préambule.

—Qu'y a-t-il, mon vieux ?

—Je n'ai pas voulu le dire à ta fille, mais en passant près de la grève, j'ai entendu comme un appel.

—Et tu n'as rien vu !

—Dame ! je ne suis pas sûr, cependant, à la lueur d'un éclair, il me semble avoir aperçu quelque chose au large.... tiens, écoute donc....

Un cri lointain, étouffé par la distance et le bruit des brisants contre les rochers, venait de parvenir aux oreilles des deux hommes. Et, tout à coup, un éclair déchirant le ciel.

—*Nom de nom !* s'écria Le Bras, il y a une chaloupe à la mer.... appelons du secours !

Quoique aveuglés par les éclairs, entravés par le vent, les deux hommes se pressaient. Mais d'autres avaient vu, entendu, le tocsin sonnait.... de tous côtés le secours allait venir.

Déjà, sur la jetée, un homme détache l'amarre d'un bateau, tandis que vingt voix lui crient :

—Ne va pas seul, Mathurin, attends-nous....

—J'irai seul, répond le jeune homme avec énergie, restez-là ; si vous me voyez disparaître, alors vous viendrez.

Admirable de sang-froid, Mathurin se laisse couler dans son bateau et, d'un fort coup d'aviron, le lance à temps pour empêcher une lame bondissant de le briser contre la jetée.

Un siècle s'écoule pour toutes ces poitrines haletantes ! Et du large, plus d'appel ; seul le double et lugubre grondement du ciel et de la mer.

Une lueur fantastique permet enfin d'apercevoir, pas loin de la côté, le bateau accostant la chaloupe. Soudain un cri terrible se fait entendre.... Quel drame se joue entre deux existences, jouet sinistre de l'Océan ?....

D'un mouvement spontané, quatre se jettent dans un bateau, parmi eux, Le Bras et le vieux marin, incapables de soutenir plus longtemps la torture de l'attente. D'ailleurs, cette voix, le garde l'a reconnue : après tout, Mathurin est encore le frère de Marie-Anne.

Tandis qu'il pense à sa fille, non pour reculer mais pour se donner du cœur, elle, dévorée d'inquiétude, arrive et demande son père. On lui dit tout, parce qu'on la sait courageuse.

—Courons donc là-bas, s'écrie la jeune fille, il y en a d'autres, ne voyez-vous pas des torches ? Bien sûr, mon père abordera là....

Elle s'élance, tous la suivent, non sans de cruelles difficultés, car si l'orage s'éloigne, l'obscurité devient plus profonde.

Pendant ce temps-là, le bateau sauveur échouait, en effet sur la grève.... Ah ! que ne suis-je peintre pour rendre le spectacle qui attendait Marie-Anne !

Sur le sable, côte à côte, deux hommes sont couchés, l'un, blanc comme l'écume des flots, l'autre, les yeux déjà fixes, perdant le sang par une large blessure à la tempe. Il n'a dit que ces mots :

Père.... pour *le* sauver.... vous le direz à Marie-Anne.

Puis il s'est évanoui, gardant dans sa main la main crispée d'Hervé....

Le recteur, penché sur eux, a prononcé les paroles de l'absolution. A genoux, perdu dans une contemplation douloureuse, Le Bras reste muet. Entendant le cri de sa fille, d'un geste désolée il lui montre ses deux frères, et, là-bas, les rochers, le courant maudit....

Oh ! Marie-Anne comprend tout : Hervé revenait et Mathurin s'est vengé en chrétien, en frère.... Elle pose ses lèvres sur le front pâle du mort ; puis, par une chaste réserve, sur la main de Mathurin, son fiancé, certes !....

Les paupières du jeune homme battent faiblement, ses yeux mourants s'attachent sur la jeune fille et il s'éteint, emportant le dernier sourire de Marie-Anne.

—Mes enfants, dit alors le recteur, il faut bénir Dieu qui a permis cette sublime réconciliation ; profitons de l'exemple, il est beau de se venger ainsi.

On apporte des civières, les jeunes gens y sont placés, et, à la lueur des torches, le convoi s'achemine vers la maison du garde où a lieu la triste veillée.

Le lendemain, lorsque, du bâtiment resté en rade de Vannes, le capitaine, inquiet, vint réclamer son matelot, on lui montra les deux cadavres.

—Ah ! dit le marin profondément ému, s'il m'avait écouté ! Pauvre Hervé ! je perds en lui le meilleur de mes hommes, et il m'avait tant parlé de son frère, que je venais l'engager aussi....

En longeant les côtes de Bretagne, un jour de douce brise, si vous apercevez, taillée dans le rocher, une simple croix que le flux a noircie en la polissant, surtout si vous avez des ennemis, rappelez-vous la vengeance du Breton.

C. DE VALCOURT.

IL EST PRÉFÉRÉ

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français le *BAUME RHUMAL*, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

CHOSES ET AUTRES

—Il y a 365,000 hommes qui travaillent aux mines de charbon aux Etats-Unis, dont 135,000 dans la Pennsylvanie.

—L'argent ne rassassie pas celui qui l'aime et l'homme qui l'accumule n'en tire aucun fruit.

—Un seul des moulins à coton de Manchester produit annuellement 120,000,000 de verges de coton.

—Les forêts des environs de Chicoutimi, sont actuellement ravagées par les chenilles noires.

SOYEZ PRUDENTS

C'est une précaution sage que d'avoir toujours à la maison un flacon de *BAUME RHUMAL*, en cas de rhume, grippe ou bronchite. On en obtient des résultats surprenants. En vente partout, 25 cents.

VALSE DES MOUCHES

Le dernier numéro du *Passe-Temps* nous arrive avec trois jolis morceaux de musique : Deux chansons, *Hymne à la France*, composition inédite de Mme Antonie Mérou-Grevemeyer, et *Chanson de l'enfant*, de Victor Auer ; aussi un impromptu pour piano, *Valse des mouches*, très joli.

Abonnement, $1.50 ; 6 mois, 75 cts. Un numéro, 5c. Abonnement d'essai, trois mois, 25 cts. Adresse, *Le Passe-Temps*, Montréal, Can.

LE VAINQUEUR

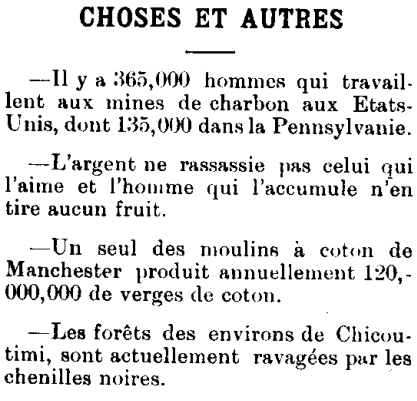
Si l'on faisait une enquête sur la valeur respective des médicaments vendus pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, il est hors de doute que le *BAUME RHUMAL* serait en tête de la liste.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 203

Composé par M. A. Lamarre, Montréal

Noirs—16 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 202

Blancs		Noirs	
27	21	14	27
39	33	27	38
26	20	13	26
40	34	28	52
63	58	52	63
62	57	63	50
56	36	17	67
36	29	35	24
30	6 gagnent		

Solutions justes par MM. T. Brunet, Montréal, 201, 202 ; Pierre Duplessis, Williamsville, 202 ; Louis Paradis, Montréal, 202 ; L.-O. Tougas, Sorel, 202.

Une femme parfaite . . .

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : *une santé parfaite*. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos abattement de l'esprit, découragement indiqué par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui revèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est *la faiblesse féminine*.

Les Pilules Rouges . . . du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, **50 cts** la boite ; **6** boites, **$2.50.** Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

1897 1897

EXPOSITION De MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT.

$17,000 DE PRIX

A attribuer aux différen s animaux de la ferme, aux instruments de labour.

Splendide Exposition de Fleurs, de Fruits, de Legumes.

Motocycles ou Voitures Automobiles

CONCERTS JOUR ET NUIT.

Ascensions en ballon par MM. Leo Sterens et Charles Lestrange, aéronautes distingués.

Les plus jolies choses et les plus grandes attractions qu'il y ait eues jusqu'ici au Canada.

FETES DE NUIT.

La plus merveilleuse exhibition d'Electricité qui ait jamais été faite au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,
Gérant et Secrétaire

Buvez l'Eau du Recollet Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT
Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUE ,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.
PROCEDES :-: MODERNES

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytchnique
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES
" BATISSE IMPÉRIALE " MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--$10.00
Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT
— RELIEUR —
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal
Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Débentures Municipales
Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS
Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommis.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec
R. WILSON SMITH,
BATISSE ' BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débantures et autres valeurs désirables.

Un PRÊTRE de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIÈVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr. Phcie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque et Taches de rousseur.**
Il date de 1849
CANDÈS, Paris 84 St-Denis, 1er

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du
VERSOLITAIRE
par les CAPSULES **L. KIRN** à l'extrait éthérisé de FOUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie **KAUCOU**, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT
Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. **Pas de patente, pas de paye.**
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

LA NOUVELLE REVUE
18, Boulevard Montmartre, Paris
Directrice : Mme Juliette Adam
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

		Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56	29f	15f
	Etranger....	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale* de France et de l'Etranger.

UNE SEMAINE

— DE —

Vente à Sensation

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Etoffes pour costumes, double largeur, valant 25c, tant qu'il y en aura, 9½c.

Chali français, soie et laine, toujours vendu 25c, achetez-le à 9¾c.

Serges nuancées, shot, vendues 35c, tant qu'il y en aura, 11½c.

Jupes de robes en tweed et serge, valant $3 à $3.50, au choix, 79c.

Batiste double largeur, noir et gris, valant 10c, pendant cette vente, 3¾c.

Mirets en couleurs assorties, valant 10 et 15c, au choix, 1c.

Cachemire noir, de 46 pouces de largeur, fini Henrietta, d'une valeur toute spéciale, valant 75c. Spécial, 49c.

Bas et Gants

Corps de dames, un grand lot, valeur 10c. Spécial, 3½c.

1 lot de gants taffetas assortis, valant jusqu'à 35c. Spécial 5c.

Menottes en soie noire et couleurs, valant 35c. Spécial, 9c.

Bas de cachemire noir, valant 30c. Spécial, 19c.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreautée, valant 8 cents. Spécial, 4¾ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3¾ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Corsets d'été de D. & A., valant 75 cents. Spécial, 33 cents.

Mouchoirs avec bords de couleurs, de 5 cents. Spécial, 2½ cents.

3 Lots Spéciaux

200 pièces de Madras, couleurs nouvelles, valant 18 cents, quantité limitée, 3¾ cents.

200 pièces de coton blanc 36 pouces de largeur, valant 8 cents, quantité limitée, 4¾ cents.

200 pièces de toile à rouleau, valant 7 cents, quantité limitée, 3¾ cents.

Jobs Spéciaux

25 robes en mousseline brodée, pour enfants, de 3 à 6 ans, de $4. Spécial, 70 cents.

1 lot d'habillements jerseys, toutes grandeurs, valant jusqu'à $3.50 pour 69 cents.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et $1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux de paille pour hommes, valant 75 cents et $1. Spécial, 29 cents.

Oreillers, pour sofa, couverts en satin, avec frange, valant 75 cents. Spécial, 19 cents.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 80- 11- 07

LA

SOCIETE NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - $50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q.,	$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q..	$250 00
F. Denis, Rockland, Ont....	1500 00	Jos. Gauthier, "	250 00
J. Clément, Montréal, P.Q..	1500 00	A. Dupré, "	100 00
T. E. Barbeau, " ..	1500 00	B. Richard, "	100 00
O. Lafortune, " ..	1500 00	F. Huot, "	50 00
J. E. Ecrément, " ..	1500 00	Napoléon Faguy, Québec ...	50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec..	1500 00	Georges Lagacé " .	50 00
W. McKinnon, Québec, P,Q.	500 00	A.X. Labrosse, Vankleek Hill	25 00
L. N. Rioux, "	500 00	Dme Bissonnette, Mont., P.Q.	25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont.....	500 0	Jos. P. Bélair, "	25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport.....	500 00	S. G. Bergevin, "	25 00
J. B. A. David, Montréal...	500 00	Jules Couture, "	25 00
H. Christin, Longueuil.....	400 00	Esdras Vigeant, "	25 00
J. M Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P.Q.....	400 00	G. Riendeau, jr., "	25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A.....	400 00	Dame Marcoux, "	25 00
Eph. Rousseau, Montréal, PQ.	400 00	James Guay, "	25 00
T. Plouffe, Longueuil.....	250 00	Joseph Roy, "	25 00
		W. Harrison, "	25 00
		J. H. Doray, "	25 00
		J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont.....	25 00
		G. Constant, Vaudreuil.....	25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis $1.00 à $100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, $1.00. 100 Billets, $8.00

☞ Agents demandés dans les districts non représentés ☜

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1025 **104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.**

Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine

Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Le commerce du mois d'août

EST PLEIN DE VIE

Indiennes qui se lavent

2200 verges d'indiennes de fantaisie pour blouses, valant 7½c, prix 4½c.

1000 verges d'indiennes, en beaux dessins fleuris, bon patrons ordinairement vendues à 8½c, prix 5½c.

2500 verges de riche marchandise américaine rayée, couleurs non changeantes pour blouses, prix régulier 19c, prix 6½c.

Riches Crépons

1700 verges de très riches crépons, patrons à la mode, couleurs non changeantes, en dessins pâles et foncés, valeur régulière 15c, prix 9½c.

LA CIE S. CARSLEY, Limitée.

Mousselines qui se lavent

950 verges de mousseline "Soville Lappet," valeur régulière 18c, prix 12c.

1100 verges de beau linon français, couleurs non changeantes en bleu, rose, mauve et nuances de fantaisie, valeur régulière 23c, prix 15c.

975 verges de belles toiles "Grass," rayées de fantaisie, très convenables pour blouses et costumes d'été de dames, valeur régulière 25c, prix 17c.

Mousselines Françaises

325 verges de belle mousseline française fleurie, magnifique combinaison d'effets fashionables, valeur régulière 35c, pour 19c.

LA CIE S. CARSLEY, Limitée.

Bonneterie de dames

Notre département de bonneterie est maintenant rempli de bons marchés qui attirent la foule tous les jours.

Bas en coton de fantaisie noir et brun, pour dames, valeur régulière 10 cents, pour 5c.

Bas en coton noir et tan, pieds sans couture, tout à fait à la mode, pour dames, valeur régulière 15c, pour 9c.

Camisoles en coton à côte, collet et manches crochet, pour dames, valeur 10c, pour 4c.

Camisoles en coton à côtes, tout à fait à la mode, pour dames, valeur 15 cts, pour 9c.

Dix mille Ceintures en cuir pour Dames

Une grande réduction dans le prix des ceintures de dames ; ceintures dans toutes les couleurs avec boucles de tous genres comprenant la boucle de harnais en acier, boucles dorées et autres boucles de fantaisie couvertes en cuir.

Jamais les ceintures n'ont été offertes à aussi bon marché en cette ville.

LA CIE S. CARSLEY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame